Illinois U Library

France
ILLUSTRATION

N° 89 — 14 JUIN 1947 — 40 FRANCS

LA RÉBELLION DE MADAGASCAR

Interrogatoire d'un chef rebelle qui vient d'être fait prisonnier par les troupes françaises dans un des villages de la côte orientale de Madagascar, où des bandes indigènes ont sauvagement accumulé les tortures, les massacres, les dévastations et les ruines. — Voir l'article pages 623 à 625.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	1.800	2.160	2.200	2.560
6 mois . . .	900	1.080	1.100	1.280

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.600	3.060	3.000	3.460
6 mois . . .	1.300	1.530	1.500	1.730

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.400	2.860	2.800	3.260
6 mois . . .	1.200	1.430	1.400	1.630

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . 6 mois **180 fr.**
Étranger . . . . . 6 mois **230 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de 10 fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

France
ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 89 • 14 JUIN 1947

LE NOUVEAU RÉSIDENT GÉNÉRAL DE FRANCE AU MAROC

A la suite du discours provocant prononcé par le sultan du Maroc à Tanger, le 10 avril dernier, le gouvernement a rappelé M. Eirik Labonne, qui n'avait pas été, en cette circonstance, à la hauteur de sa tâche. Le général Juin, le vainqueur de la campagne d'Italie, dont on connaît les qualités de diplomate et la connaissance des affaires africaines, a été nommé résident général, poste auquel les événements de ces derniers jours donnent une importance exceptionnelle. On le voit ici reçu à Casablanca par S. M. Si Mohammed Ben Yousef, qui était venu spécialement de Rabat pour l'accueillir à son arrivée en terre marocaine. A gauche, le grand vizir et S. E. Si Mammeri, chef-adjoint du protocole.

DEUX SEMAINES DU MONDE

Paris. *— Le professeur Roussy, recteur de l'Université de Paris (à gauche), qui a été inculpé avec son notaire, Me Decloux (à droite), au sujet d'une affaire d'échange frauduleux de bons du Trésor, a tenté de se suicider.*

Margate. *— Le 46e congrès annuel du parti travailliste britannique, qui a réuni plus de douze cents délégués, a approuvé, à une écrasante majorité, après plusieurs jours de débats, la politique étrangère du gouvernement.*

Nancy. *— Le procès de l'ancien député autonomiste alsacien Rossé, inculpé d'intelligence avec l'ennemi, s'est ouvert à Nancy.*

Paris. *— Les anciens membres du C. N. R. ont commémoré sa création et le souvenir de son fondateur Jean Moulin.*

Paris. *— Par suite d'une grève des ouvriers boulangers, la ration de pain a été réduite à 150 grammes pendant deux jours.*

Shanghaï. *— Les étudiants de Shanghaï ont manifesté très violemment contre le gouvernement de Tchiang Kaï Chek.*

Londres. *— Les négociations qui se déroulaient à Londres au sujet des pétroles d'Irak viennent d'aboutir à un accord satisfaisant pour la France, puisque la part des associés ne sera plus fixée selon un pourcentage préétabli, mais en fonction de leurs besoins évalués par eux pour une période de cinq ans.*

Rome. *— M. de Gasperi vient de former un gouvernement composé uniquement de membres du parti démocrate chrétien et de techniciens. Ce nouveau cabinet a rencontré dès sa formation une vive opposition de la part des partis de gauche, et des manifestations se sont produites à Rome, devant la présidence de la République, pour réclamer de nouvelles élections. D'autre part, en Italie du Nord, où plusieurs milliers d'anciens partisans ont repris le maquis, les autorités ont dû décréter l'état de siège.*

Budapest. *— A la suite de la démission de M. Ferenc Nagy, président du Conseil, accusé de complot contre la démocratie, un nouveau gouvernement a été formé par le général Lajos Dinnyes.*

Washington. *— Le président Truman a l'intention de présenter au plus vite au Congrès américain le rapport de la commission qu'il a chargée d'enquêter sur la sécurité nationale, rapport qui recommande l'établissement du service militaire obligatoire aux Etats-Unis.*

New-Delhi. *— Les plans du gouvernement britannique, présentés par lord Mountbatten, vice-roi des Indes, ont été acceptés officiellement par les trois principaux groupes indiens (Congrès, Ligue musulmane et Sikhs).*

Paris. *— M. Ramadier, président du Conseil, est reçu par M. Jefferson Caffery, ambassadeur des Etats-Unis, à l'entrée du cimetière américain de Suresnes, qu'il a visité à l'occasion de la célébration du Memorial Day.*

Annecy. *— Au cours d'un voyage en Haute-Savoie, M. Vincent Auriol s'est rendu au cimetière de Morette-Glières, où il s'est incliné devant les cent cinq tombes des héros tombés dans les combats du plateau des Glières.*

LES "HÔTES" DU ROI FAROUK

L'affaire Abd el-Krim pose deux questions à élucider, qui toutes deux se rapportent à un problème déjà ancien, mais dont l'opinion française ne vient d'apercevoir la gravité que soudainement et à l'occasion d'un véritable scandale que le gouvernement n'a pas su éviter et qu'il n'a pas été possible de cacher.

La première question est celle qui est posée par le personnage d'Abd el-Krim et par sa conduite, si apparemment contraire aux règles que nous savions être celles de nos héroïques vaincus en Afrique du Nord. La seconde, plus inconcevable encore, est l'attitude du gouvernement égyptien à l'égard de notre pays. Ces deux événements, qui nous surprennent parce que nous les croyons subitement créés par des circonstances momentanées, montrent quelles sont notre erreur et notre légèreté de croire que le Maroc reste à l'écard des grands mouvements qui agitent le monde arabe, et que notre réussite dans ce pays nous donne une situation que rien ne pourra ébranler. Notre pays est ignorant de presque tous les grands faits de l'heure et il traverse avec une naïve sérénité les pires épreuves qu'il ait jamais connues : Indochine, Madagascar hier, et demain ?...

Mohammed ibn Abd el-Krim el-Khettabi appartient à la tribu des Aït-Khettab, qui elle-même fait partie des Beni-Ouriaghel, qui sont une des plus fortes et des plus riches tribus du Riff. Elle possède la plaine qui borde la baie d'Alhucemas et ses membres sont réputés pour leur avidité et leur ardeur guerrière. Abd el-Krim est l'aîné d'une puissante famille dont le père avait joué un rôle important, mais bien difficile à connaître : au milieu des intrigues qui se sont nouées autour du Maroc à la fin du siècle dernier, il avait marchandé son appui à tous ; il semble qu'il ait eu une prédilection pour un protectorat espagnol dans le Riff, dont il aurait été le bénéficiaire. Abd el-Krim a donc de qui tenir. A l'astuce de son père il a ajouté des études coraniques à Fez, puis des fonctions publiques : il a été interprète auprès des Espagnols et même agent de Madrid. Son frère cadet, M'hamed, a été étudiant à Madrid, où il a pris certains diplômes, et particulièrement celui d'ingénieur de l'Ecole des mines.

C'est au moment de l'établissement de la France au Maroc qu'Abd el-Krim est passé au service de l'Allemagne, dont il a été un agent secret pendant la guerre de 1914-1918. Il est difficile de suivre la pensée de l'homme dans le dédale des aventures, des combinaisons, surtout des affaires profitables qu'il a menées à bien. A la fin de la guerre, la situation de son père était fort compromise. Abd el-Krim fut arrêté pendant une année. C'est en sortant de prison qu'il se lança dans une lutte acharnée contre la domination espagnole et où il réussit à faire un « bloc riffain » avec des tribus qui depuis plusieurs siècles se faisaient une guerre continuelle. Les succès qu'il remporta sur les Espagnols l'entraînèrent probablement au delà de ce qu'il avait entrepris, et malgré les nombreux témoignages qu'il avait donnés à la France de son amitié, de son désir de vivre en paix avec elle, c'est contre le Maroc français qu'il se lança en razziant, suivant la méthode habituelle, les tribus qui nous étaient fidèles, en envoyant parmi les populations musulmanes des agents prêchant la révolte. Une fois de plus, les hésitations du

Cette photographie, prise en 1928 à la Réunion, montre l'ancien chef rebelle riffain Adb el-Krim (à droite) avec son frère Abd el-Slam (à gauche) et le capitaine Veyrines, qui était préposé à leur garde.

Abd el-Krim (le dernier à droite, au second rang) avec ses enfants (au premier rang) et les principaux chefs de Madagascar et de la Réunion.

gouvernement français allaient donner au mouvement d'Abd el-Krim une importance qu'il n'avait certainement pas. Après le voyage du président du Conseil de l'époque, Painlevé, la nomination d'un général commandant supérieur des troupes auprès du résident, dont le prestige était pourtant intact, puis la nomination à ce poste du maréchal Pétain et, enfin, la lettre du maréchal Lyautey demandant son rappel, on essaya de négocier avec Abd el-Krim, que dans la métropole les partis d'extrême gauche qualifiaient de « héros national », qui, à la façon de Vercingétorix, tentait de libérer « son peuple ».

Pour réparer ces erreurs, devenues apparentes, il fallut une véritable campagne conjuguée avec l'armée espagnole. Le 30 mai 1926, Abd el-Krim faisait sa soumission à Taza, était interné à Fez, puis déporté à la Réunion.

C'est cette île qu'il a quittée il y a trois semaines pour venir résider en France.

A quoi correspondait cette mesure de la part de notre gouvernement ? Nous l'ignorons complètement, aucune explication satisfaisante ne nous ayant été donnée. Le résultat, c'est qu'elle a échoué et que, profitant de l'occasion qui lui était offerte, Abd el-Krim a repris sa liberté. Il n'est pas douteux que malgré son âge, sa maladie et les déclarations qu'il a faites, ce n'est pas au repos que se consacrera cet homme à qui les circonstances prêtent une valeur exceptionnelle.

En Egypte, Abd el-Krim rejoint le grand Muphti, qui, on s'en souvient, faussa compagnie de si leste façon à nos polices, dont les exploits sont devenus célèbres. Il pourra rencontrer aussi Allal el-Facy, chef du parti de l'Indépendance marocaine, qui a quitté il y a peu de temps l'hôtel Lutétia, où il était en résidence surveillée, pour gagner Le Caire en avion. Il lui sera loisible de prendre en main les mouvements nationalistes de la zone espagnole, qui sont au nombre de deux : le « Parti de la réforme marocaine » et le « Mouvement d'unité marocaine », qui sont très actifs et qui ont justement, il y a peu de temps, ouvert une « Maison du Maroc » au Caire qui groupe des étudiants, et, avec l'autorisation du gouvernement égyptien, vont ouvrir des écoles, cependant que des professeurs égyptiens doivent aller au Maroc espagnol répandre leur enseignement. Il faut prévoir que les deux mouvements nationalistes que nous venons d'indiquer ne tarderont pas à fusionner en un seul, sous l'autorité du chef prestigieux qui vient de se rendre libre. Et rien ne permet de douter alors que l'Istiqlal du Maroc français n'entre dans cette combinaison, qui aboutirait à un mouvement unitaire s'étendant à l'ensemble de l'empire chérifien.

Le Caire devient maintenant un extraordinaire « lieu géométrique » des revendications du monde arabe, qui, à l'est, aboutit au Pakistan et, à l'ouest, au Maroc. Le roi Farouk paraît s'engager dans une politique dont la hardiesse s'accentue de jour en jour. A l'égard de la France, en dehors de son attitude lors des événements de Syrie, les deux gestes d'hier sont caractéristiques : l'accueil fait à Abd el-Krim — en laissant à ce dernier la responsabilité de sa fuite — et l'affaire du bateau de guerre porteur de blé aux Tunisiens. La presse égyptienne aborde franchement le problème marocain et ses allusions sont sans ambiguïté : « Il y a un précédent, celui de la Syrie et du Liban », affirme-t-elle.

Ainsi donc, nous voilà en présence de revendications depuis longtemps préparées et qu'un gouvernement étranger à la cause paraît encourager, sinon soutenir. L'Egypte, pour des raisons que nous ne pouvons entièrement discerner, intervient dans une affaire exclusivement française et pour laquelle elle n'a ni intérêts à défendre, ni droits à présenter. Nous avons conscience d'avoir rendu au peuple égyptien assez de services pour que nous en ajoutions un dernier qui est de considérer que nos droits et les devoirs qu'ils nous imposent n'ont rien de commun avec les avantages que procurent les circonstances et les prétentions qui en découlent.

Au demeurant, quelle que soit la personnalité d'Abd el-Krim que la propagande saura façonner, quelles que soient les intentions du gouvernement du Caire, nous n'avons qu'une réponse à faire à ces attitudes douteuses (celle d'un homme qui répudie sa parole, celle d'un gouvernement qui s'associe à ce geste, qui le facilite, cette complicité qui laisse planer on ne sait quelles menaces), cette réponse, c'est un rétablissement rapide de notre autorité au Maroc dans le cadre des traités qui en constituent le fondement. Le général Juin est à pied d'œuvre. Et « chacun mis à sa place », suivant la formule qu'il a employée devant S. M. le Sultan, que des réformes soient faites, menées à bien pour le plus grand bien de tous. Telle est notre vocation, à laquelle nous ne renoncerons pas.

Il y a au Maroc un mouvement que nous ne pouvons pas ignorer. Voici comment il s'est manifesté : le 11 janvier 1944, un document fut présenté au résident général indiquant l'incapacité dans laquelle allait se trouver la France à remplir les engagements du protectorat, la contribution du Maroc à l'effort de guerre allié, et invoquant la Charte de l'Atlantique. Les signataires étaient peu nombreux, mais la situation, difficile à ce moment-là, en fit augmenter le nombre. Le sultan, suivi de quelques chefs de tribus, leur apporta son appui. L'arrestation des quelque trente signataires éminents amena des manifestations, dont certaines furent violentes. Depuis cette époque, le mouvement a pris consistance, mais a évolué sous des influences venues de la métropole. Nous ne confondons pas ce nationalisme profond et sincère avec la « guerre sainte » provoquée par des agitateurs qui cherchent à en tirer bénéfice et dont le pillage est le but essentiel.

Vouloir l'ignorer serait aller à l'encontre de la réalité ; vouloir le supprimer par la violence serait contraire à notre passé et constituerait une erreur grossière ; le concilier avec notre civilisation est évidemment la seule voie à suivre. Mais pour cela il faut que nous prenions position justement sur la civilisation que nous voulons conserver et défendre. Le problème marocain ne sera pas résolu en Egypte, mais d'abord en France.

ROGER CÉRÉ.

L'ancien chef riffain et son frère (portant des lunettes noires) reçoivent les membres de la Ligue arabe, à leur arrivée au Caire.

Les demeures des colons, comme les pauvres cases de villages indigènes, sont tour à tour la proie des incendies allumés par les bandes rebelles.

LE DRAME MALGACHE

RÉCIT D'UN TÉMOIN

France-Illustration ***reçoit de son correspondant à Madagascar un article très documenté relatant les conditions dans lesquelles s'est déclenchée, le 30 mars, la rébellion organisée par le Mouvement démocratique de rénovation malgache. C'est le premier récit, complet et plein de révélations, de ces événements qui paraît dans la presse française.***

TANANARIVE est calme. Les conseillers français des assemblées provinciales élisent le deuxième conseiller de la République, M. Romain, un industriel qui habite Madagascar depuis vingt-cinq ans. La presse française fait depuis longtemps le procès du M. D. R. M. ; la presse malgache autonomiste est violente. La confiance règne cependant. Avant minuit, un télégramme émanant des autorités militaires du Sud précise nettement les vagues bruits qui ont couru précédemment. La Grande Ile se soulèverait pendant la nuit. La garnison est alertée ; des patrouilles sénégalaises circulent en camions. Aucun mouvement suspect. Dans les deux dancings élégants de la capitale, le Caveau et le Normandy, les habitués du samedi danseront jusqu'à l'aube.

30 mars. — La ville s'éveille. Le soleil d'automne austral illumine la cité rouge et verte et dore les rizières, qui commencent à jaunir. Le Club de l'Etrier a organisé un rallye-paper et des cavaliers galopent vers la colline sacrée d'Ambohimanga.

A 10 heures, un télégramme laconique arrive de Moramanga. « Camp attaqué cette nuit. Nombreux morts et blessés. Demandons renforts et munitions. » La nouvelle se répand vite. Que s'est-il passé ? Rébellion, mouvement politique ? Une colonne militaire est aussitôt constituée ; elle arrivera en fin d'après-midi à Moramanga, à 100 kilomètres de Tananarive ; les lignes téléphoniques et télégraphiques sont coupées. C'est par les communications privées du chemin de fer Tananarive-Tamatave qu'on apprendra bientôt qu'il s'agit d'une attaque organisée par des rebelles dirigés par des chefs du M. D. R. M.

Dans l'après-midi parviennent des nouvelles de Diégo-Suarez, où des militaires malgaches se sont emparés d'armes et de munitions et ont déserté, sans qu'il y ait eu de victimes ; de Manakara, où des Français ont été assassinés ; de Mananjary, où les colons appellent au secours ; de Fianarantsoa, où une tentative de soulèvement a échoué. La situation s'éclaire ; le parti M. D. R. M. a fomenté une insurrection générale.

31 mars. — La colonne du commandant Joubert, partie de Moramanga en direction d'Ambatondrazaka à la poursuite des rebelles, trouve les installations des colons de Marovoay, d'Ambohidray, d'Amboasary dévastées. Les Français ont été sauvagement massacrés dans la journée du 30 mars ; les familles ont été épargnées, mais ont vu leurs maris, leurs pères emmenés ou assassinés sous leurs yeux.

La colonne talonne les dissidents, qui s'enfuient dans la forêt. La plupart des gares du chemin de fer du lac Alaotra situées dans le district de Moramanga ont été pillées, les agents français, tués. A partir d'Andaingo, canton du district d'Ambatondrazaka, le calme règne.

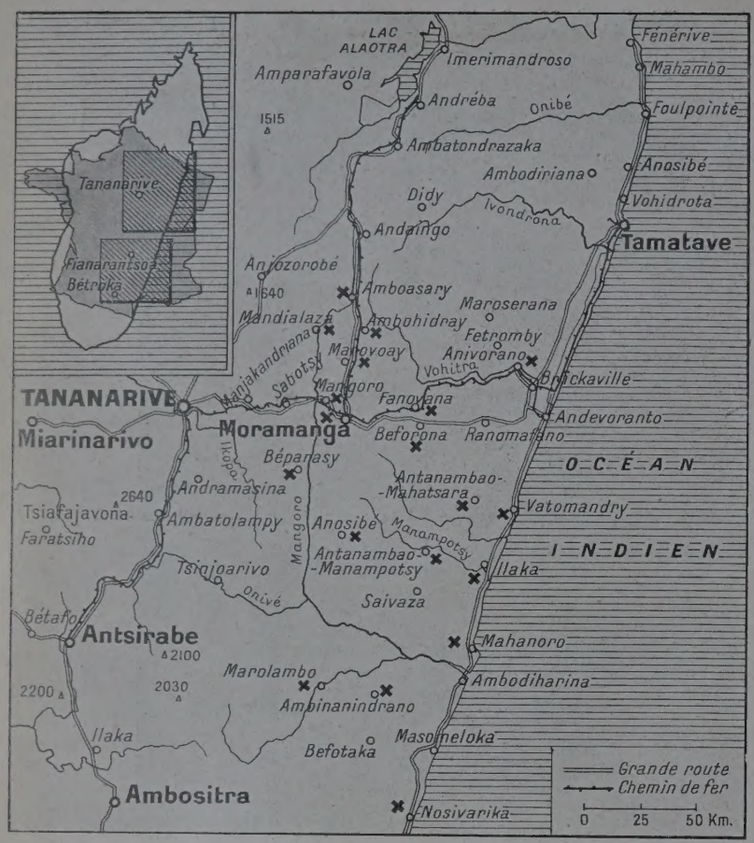
1er avril. — Les députés à l'Assemblée nationale, Ravoahangy et Rabemananjara, présents à Madagascar, manifestent dans leur presse leur indignation et publient le télégramme qu'ils ont adressé le 27 mars aux adhérents du M. D. R. M. pour leur prêcher le calme.

Très rapidement l'énigme sera déchiffrée ; ledit télégramme était le signal de la révolte. Il était signé du comité central du M. D. R. M. et des trois députés Ravoahangy, Rabemamanjara et Raseta, ce dernier à Paris.

Ravoahangy et Rabemananjara ont demandé instamment à partir pour la France par le premier avion.

Quelques jours plus tard, leur participation au complot sera précisée au point que le procureur de la République délivrera contre eux un mandat d'amener, le « flagrant délit », seul cas où des parlementaires puissent être arrêtés, étant prouvé de manière irréfutable.

Jour après jour, les méfaits des rebelles sont connus, de même que leurs intentions. Celles-ci se résument ainsi : tuer tous les Français et proclamer l'indépendance de Madagascar, dont les députés malgaches formeront le gouvernement.



Le centre de la Grande Ile, où débuta la rébellion dans la nuit du 30 mars 1947 par l'attaque du camp de Moramanga.

Préparée dans toute l'île, l'insurrection n'a éclaté que dans deux zones bien déterminées : celle de Moramanga et celle de la zone côtière qui s'étend de Vatomandry à Farafangana. Elle a échoué à Tananarive et à Fianarantsoa. Les autres grands centres, Tamatave, Majunga, Tulear, Fort-Dauphin, pour des raisons diverses, n'ont pas bougé.

C'est dans les riches régions de colonisation que les pertes humaines ont été les plus sévères : région nord de Moramanga, vallées de la Mananjary, du Faraony, de la Matitanana.

L'attaque du vaste camp de Moramanga, déclenchée dans la nuit noire, après l'incendie des cases en paillote, a causé une vingtaine de victimes parmi les militaires, assassinés en se portant à la place que leur assignait le plan de défense ; elle n'a apporté aux rebelles que quelques fusils, sans munitions.

Par contre, des actes de sauvagerie inouïs ont été commis contre les colons ou les fonctionnaires isolés. L'administrateur de Sahasinaka, poste situé sur le chemin de fer de Fianarantsoa à Manakara, a été affreusement dépecé sur l'ordre du médecin malgache, son ami de la veille. Des corps ont été retrouvés, témoignages d'une barbarie d'autant plus ignoble que, parmi les chefs de la rébellion, on compte des pasteurs protestants.

Des actes d'héroïsme aussi sont à signaler. La famille Lesport, composée du père, de la mère et de trois jeunes gens, qui exploite une concession dans la haute vallée du Mangoro, a tenu tête pendant huit jours à une bande de 300 rebelles commandés, eux aussi, par un pasteur. Elle disposait d'un fusil de chasse et de huit cartouches. M^me^ Lesport retrouva un peu de poudre, et douze autres cartouches s'ajoutèrent au lot primitif. Deux fois par jour, les assaillants vinrent attaquer la famille, barricadée dans ce qui demeurait de la maison incendiée. Le huitième jour, le commandant Joubert arrive, à pied, à travers la forêt, avec quelques hommes, ouvre le feu et délivre les Lesport.

Dans le sud, un autre colon, M. Labbé, tint en respect, seul, 300 rebelles et parvint à se dégager.

Les colonnes de secours, essentiellement composées de Sénégalais, ne sont pas arrêtées par les nombreuses destructions d' « ouvrages d'art », parfois rudimentaires, qui marquent le passage des révoltés.

En pleine tragédie se produisirent des incidents dignes du théâtre du Grand-Guignol.

Le 1^er^ avril, deux avions d'Air France, escortés par un Domini de l'aviation militaire, transportent à Manakara les premiers renforts.

Le Domini atterrit ; des centaines de rebelles armés de sagaies, porteurs du drapeau du M. D. R. M., se précipitent. Une rafale de fusil mitrailleur abat les premiers. Tous les assaillants lèvent les bras et se rendent. « Nous croyions, disent-ils, que c'était Ravoahangy, escortant les Américains dont il nous a promis le concours. » Plus de 500 prisonniers furent faits ce jour-là.

Arrivé à Manakara, l'adjudant-chef Maître, accompagné de 3 sergents européens, un sergent sénégalais, 6 tirailleurs sénégalais, 8 tirailleurs malgaches et 4 civils, prend une Micheline et arrive à Sahasinaka. Il porte le blouson américain et n'a pas de galons apparents. Sur le quai de la gare, 200 Malgaches, armés de sagaies sont alignés correctement. Le sous-officier descend ; un pasteur indigène, correctement vêtu à l'européenne, se présente à lui.

« Nous vous attendions. Je suis le chef du M. D. R. M. ; nous avons tué tous les Français, à l'exception de M. Carlet, qui se défend à 13 kilomètres d'ici. »

Maître comprend tout de suite la méprise. Il entame la conversation en français, avec l'accent américain.

« Je suis venu vous apporter des armes ; voici mes Zoulous et des membres du M. D. R. M. de Manakara. Laissez là vos sagaies, nous retournerons à Manakara tout à l'heure pour vous armer. Auparavant, allons chez M. Carlet ; c'est moi qui ferai justice. »

L'expédition prend la route et ramène M. Carlet, quelque peu stupéfait de l'aventure.

Trois trains font la navette entre Manakara et Sahasinaka, avec 349 rebelles. A l'arrivée, le pasteur comprend son erreur ; il essaie de s'enfuir. Une balle l'abat.

Les faibles effectifs militaires dont disposait Madagascar sont tous mis en œuvre au fur et à mesure de l'arrivée des renseignements. Tous les centres côtiers de l'Est, dépourvus de garnisons, reçoivent de faibles détachements, suffisants pour les protéger et pour refouler les bandes à quelques kilomètres, insuffisants pour parcourir toute la vaste région boisée qui sert de repaire aux insurgés.

Tour à tour, Manakara, Mananjary, Farafangana, Nosy-Varika, Mahanoro, Vatomandry seront attaqués par des bandes nombreuses, entraînées par leurs sorciers davantage peut-être que par les agitateurs politiques.

Partout, les militaires sénégalais, réunionnais, parachutistes et malgaches fidèles, auxquels s'ajoute la population civile armée, soutiennent le siège et repoussent l'assaillant avec des pertes sanglantes. De notre côté, le nombre des tués dans les combats est extrêmement faible : trois en un mois sur la côte est.

En pleine brousse, sur la côte est, un détachement de Sénégalais utilise avec prudence des restes de passerelle pour franchir à gué un cours d'eau.

Cependant, si les centres ont pu être protégés, si la circulation est à peu près normale sur le chemin de fer de Tananarive à Tamatave, en progrès sur celui de Fianarantsoa à Manakara, la route de Fianarantsoa à Mananjary est coupée au delà d'Ifanadiana.

Le vaste quadrilatère délimité : au nord, par la ligne Amboasary-Anjozorobe; au sud, par les localités de Farafangana et Vondrozo; à l'ouest, par la ligne jalonnée approximativement par Manjakandriana et la ligne de crête à l'est de la route Antsirabe-Fianarantsoa ; à l'est, la côte de l'océan Indien, et qui comprend une falaise boisée extrêmement difficile à parcourir demeure en rébellion.

Des arrestations nombreuses ont été opérées; le parti du M. D. R. M., décapité, n'agit plus pour coordonner les mouvements de ses troupes. Mais, dans la brousse, les bandes déchaînées continuent à circuler; les unes, dans la région de Moramanga, en particulier, sont dirigées par des politiciens ; les autres, surtout dans la bande côtière, recrutées chez les Tanalas et les Antaimoro, peuplades primitives et cruelles, obéissent à des mobiles plus matériels.

Le nombre des insurgés est difficile à évaluer : 20.000 au moins, répartis en des troupes dont l'effectif varie de 200 à 1.500.

Seuls les renforts en route permettront de réoccuper les postes abandonnés et d'assurer le retour des colons sur leurs terres dévastées. A ce moment-là, on pourra faire le bilan des pertes humaines et calculer les dommages subis par la colonisation et la colonie.

On s'est lourdement trompé en France sur l'évolution du peuple malgache. En voici une preuve. Il n'est pas de colonie où les missions catholiques et protestantes — et parmi ces dernières il y en a beaucoup qui ne sont pas françaises — aient fait autant d'adeptes. Il n'est pas de village de quelque importance où l'église et le temple ne rivalisent de par la hauteur de leurs flèches. C'est Madagascar qui put s'honorer de compter le premier évêque autochtone. Le nombre des chrétiens de l'une ou l'autre observance se chiffre par plus d'un million.

Et voici plus de deux siècles que l'île fut évangélisée. Or, parmi les meneurs et parmi les accusés, on compte de nombreux fidèles des religions occidentales, et plusieurs pasteurs protestants malgaches sont parmi les principaux coupables.

Comprendra-t-on, comme l'ont compris la plupart des évêques, combien est superficielle cette adhésion à une doctrine dont la loi suprême est à base de charité et de pardon ?

Tous les efforts patients des serviteurs de Dieu n'ont pas réussi à faire disparaître, chez les plus compréhensifs de leurs catéchumènes, le goût de la sorcellerie et des pratiques sanglantes et inhumaines qui en constituent les rites.

On l'a déjà dit et on ne le répétera jamais assez ; beaucoup de Français de la métropole, avec un aveuglement que n'excuse pas leur idéologie, n'ont pas, malgré des avertissements répétés, cru que le Malgache n'était pas mûr pour entrer d'emblée dans une Union française homogène. Nous avons voulu hausser à notre niveau un peuple demeuré dans l'enfance et pour qui l'octroi de droits ne s'explique pas par l'obligation de devoirs.

Quels seront les résultats immédiats de l'insurrection ?

En premier lieu, des pertes humaines qui ne seront pas comblées de sitôt. A l'inverse d'autres colonies, la richesse économique de Madagascar a été créée par une colonisation individuelle. Il est quelques familles dont les ancêtres, Jean Laborde et de Lestelle entre autres, sont venus dans la Grande Ile il y a un siècle. Beaucoup de colons sont arrivés au moment de la conquête, ou immédiatement après elle. Il y a à Madagascar des centaines de petits colons, dont beaucoup sont des créoles, dans le sens exact du mot, ou des Français venus de la Réunion.

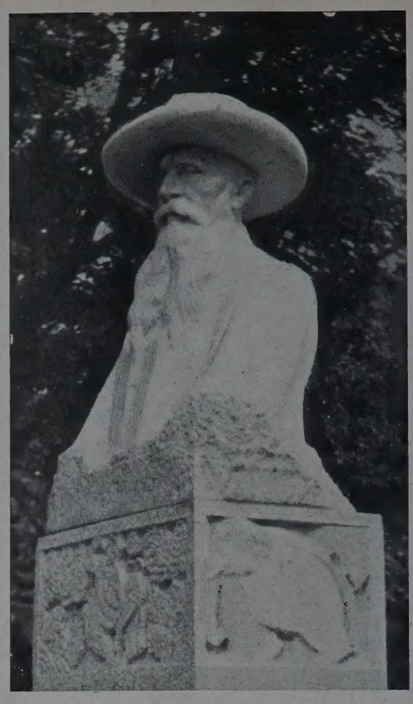
On a beaucoup parlé de colonialisme, et il n'y a sans doute pas de colonie où ce terme soit plus faussement appliqué. Les grandes sociétés d'exploitations n'existent pratiquement pas à Madagascar ; celles qu'on qualifie de « trusts » se consacrent à l'exportation et à l'importation ou, comme les rares grandes entreprises industrielles, à la fabrication des conserves de viande. Il n'y a pas de grands domaines, de grandes cultures, il n'y a pas de grandes fortunes locales. Si l'on voulait taxer une entreprise de « colonialiste », c'est l'administration française qui mériterait ce titre, car c'est elle qui occupa la grosse majorité de la main-d'œuvre locale, rare et de peu de rendement, pour doter Madagascar d'un équipement moderne. Et Dieu sait combien les résultats sont médiocres, qu'il s'agisse des routes, des chemins de fer, des ports et autres travaux d'intérêt général !

Si l'on compare Madagascar à l'Indochine, on constate — et personne ne me contredira — que la Grande Ile retarde de cinquante ans en matière d'équipement.

Dans ces conditions, où sont les colonialistes ? Si l'on veut appeler de ce nom les colons qui, après vingt, trente, quarante et même cinquante ans d'efforts, dans des régions dépourvues de tout, ont, par leurs propres moyens, fait pousser le café, le manioc, la canne à sucre et, au cours de ces dernières années, réalisé quelques bénéfices qui leur auraient permis de revoir la terre natale après de très longues absences, il faudrait, pour beaucoup d'entre eux qui dorment, certains sans sépulture, assassinés par ceux qui, la veille, les appelaient « mon père et ma mère » ajouter l'épitaphe : « Mort pour la France. »

C'est dans cette partie de la côte orientale de Madagascar que la révolte organisée par le M. D. R. M. a pris le plus d'ampleur.

Pavie entouré des membres de la commission franco-anglaise du Haut-Mékong, en 1895.



Buste d'Auguste Pavie par Anna Quinquaud. M. Guenec, architecte.

DINAN CÉLÈBRE L'EXPLORATEUR PAVIE

Auguste Pavie peut être appelé le Brazza de l'Indochine. Né à Dinan le 31 mai 1847, il part comme engagé volontaire à dix-sept ans pour la Cochinchine. Après s'être battu en 1870 comme volontaire, il repart en Indochine, dans les P. T. T., et est nommé receveur à Kampot, sur le golfe de Siam. Cette activité ne lui suffit pas, depuis longtemps il a formé le projet de partir en mission.

Il va trouver Le Myre de Vilers, administrateur, qui le relève de ses fonctions administratives et l'envoie en mission technique au fond du Cambodge. Pavie en revient avec la première carte exacte de la péninsule. Mais il fait plus, « ce conquérant aux mains nues ». Il sait se faire aimer, son humanité et sa compréhension font plus que les armes, il pacifie le Laos et le Cambodge, allant seul avec son tranquille courage au milieu des « Pavillons-Noirs », qui ravageaient alors le Laos.

Et la vraie résonance de l'œuvre de Pavie se trouve dans la fidélité du Laos et du Cambodge, qui ont connu la France à travers lui.

Il laissa 30.000 kilomètres d'itinéraire reconnu, et un rayonnement qui vaut encore.

Après vingt-huit années d'Indochine, il revient à Dinan en 1895, publie un livre en 1921, *la Conquête des cœurs*, que Georges Clemenceau préface. Témoignage de foi et de simplicité vraie.

C'est pourquoi M. Marius Moutet, ministre de la France d'outre-mer, répondant à l'appel de M. René Pleven, député des Côtes-du-Nord, est venu honorer les fêtes en l'honneur d'Auguste Pavie. M. René Pleven prit la parole pour exalter la mémoire de l'explorateur, dont le centenaire était célébré en même temps à Saïgon le 1er juin.

S.A.R. du Laos, la princesse Savang, dévoila le buste de Pavie et prononça quelques mots.

M. Kim-Ny, secrétaire général du gouvernement de Cochinchine, coudoyait M. Laurin, représentant l'amiral Thierry d'Argenlieu. M. Baudet représentait le ministre des Affaires étrangères.

M. Marius Moutet prit la parole, saluant la veuve d'Auguste Pavie, présente à la cérémonie, et, rappelant « l'esprit de fraternité qui est l'essence même des Français », il déclara que ce fut là le propre de l'illustre explorateur.

Une exposition organisée par M. Fabre donne la mesure de ce que la France a fait en Indochine et glorifie l'œuvre de Pavie, exposition intéressante grâce à l'aide apportée par l'amiral Thierry d'Argenlieu.

Cette manifestation d'actualité a montré la survivance du rayonnement de la France et l'unité de notre empire.

Jeannine Caillé.

Photographies A. F. P. et N. Y. T.

S. E. M. Kim-Ny, représentant Sa Majesté le roi du Cambodge, pendant son discours.

Le cortège se rend à la maison natale de Pavie. De gauche à droite : S. A. R. la princesse Savang, Mme Pavie, veuve de l'explorateur, et M. Moutet, ministre de la France d'outre-mer.

L'ANNAM SANS EMPEREUR

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

Hué offre une variante à la désolation monotone de toutes ces nouvelles villes mortes d'Indochine par une angoisse d'une qualité particulière à base de profanation religieuse : la profanation prévaut dans la cité des empereurs. La rivière des Parfums elle-même, si vantée dans les poèmes annamites, n'est plus qu'un morne canal encombré de squelettes de ponts et bordé de détritus. De l'autre côté, on aperçoit au-dessus de longs murs décolorés une sorte de rehaussement, où est fiché un bout de mât : c'est le « Cavalier du roi » — la grande entrée qui, dans sa tenue de pavois, arborait toute la gamme des somptueux étendards d'Annam. J'ai cependant visité ces palais ravagés : pour franchir les trois enceintes il m'a suffi d'entre-bâiller les portes abandonnées. Longtemps, je marchai à l'aventure dans ce qui fut de minutieux jardins à la chinoise, où la nature était domptée en de baroques formes — ce n'était plus qu'une jungle d'herbes folles qui se refermaient sur des arbres rabougris et des rocailles lézardées. L'activité humaine ne se décelait qu'en ces quelques champs de patates douces, plantées par des symbolistes Viet-Minh ; à proximité de ces légumes à ras de terre, les canons-génies exhibaient des gueules bouchées de débris divers. Enfin, j'aperçus un palais : les toits aux lignes recourbées reluisaient des reflets bleus et verts de leurs tuiles vernissées ; au delà d'une porte encadrée de colonnes grises, où des dragons se poursuivaient dans les veines plus foncées, il n'y avait plus que le rouge et le vide d'une salle immense, toute charpentée de bois précieux qui furent travaillés selon des secrets disparus ; tout au bout de cet espace gisaient quelques planches : c'était l'estrade où, pendant les cérémonies, l'empereur, en robe d'or, demeurait pétrifié sur son trône, sans autre présence que le terrible dragon de la tenture du fond, qui le protégeait de ses griffes sacrées ; durant ce temps, les dignitaires étaient dehors, alignés, selon leurs rangs mandarinaux, auprès des stèles qui bordaient la solennelle perspective menant au « Cavalier du roi ».

Après la Porte d'Or — pauvre carcasse métallique vidée de ses émaux, où un soleil brûlé jetait des rayons tordus sur la rouille environnante — commençait la mer des ruines : c'était un concassement de matières précieuses — sur des centaines de mètres, je foulai des écailles de dragons et des ailes de papillons, d'où émergeaient des chapiteaux tout semés d'aigrettes, et aussi des têtes grimaçantes de monstres. De ces vagues de gravats ressortaient à peine quelques pans de mur — l'incendie du sanctuaire impérial avait été œuvre de longue préparation ; à peine les troupes françaises eurent-elles dégagé cette garnison de Hué, assiégée depuis plus de quarante-cinq jours, que l'autre côté du fleuve n'était plus qu'un brasier gigantesque, entretenu jusqu'au dernier moment par les spécialistes du Viet-Minh.

Me dégageant enfin de cette tristesse, j'avançai dans une allée latérale jusqu'à un bâtiment intact : le temple des ruines funéraires, interdit autrefois aux Européens pour cause de sainteté ; il n'avait d'ailleurs échappé que par hasard, comme prouvait, en son milieu, un foyer éteint dont les flammes avaient léché la voûte au vernis rouge, tout noirci et craquelé. Dans la cour, les énormes urnes consacrées aux empereurs défunts de l'actuelle dynastie des Nguyen se tenaient debout sur leurs piédestals en une même rangée, à l'exception de celle de Gia-Long, le fondateur, honorifiquement placée un mètre en avant. La profanation était dans le temple même, car les autels qui correspondaient aux urnes étaient vides : les tablettes des esprits impériaux étaient répandues à même le sol comme de vulgaires débris ; et, dans cette négligence à détruire comme à sauver, il me semblait voir un nouveau crépuscule des dieux.

Ainsi l'anéantissement n'était pas seulement dans la matière, c'était plutôt l'effritement d'un âge dépassé. L'empereur avait commencé — il s'en était allé à Hanoï, un jour de septembre 1945, prendre le titre moderne de conseiller du révolutionnaire M. Ho Chi Minh, et, pour faire acte civique, avait troqué les rites et les oripeaux ancestraux contre le complet veston et les interviews aux journalistes internationaux ; sa catholique épouse, la charmante et énergique impératrice Nam-Phuong, occupe dans Hué même, au couvent des Rédemptoristes canadiens — également sous la protection du pavillon britannique — une chambre modeste, presque une cellule. C'est surtout une mère modèle, toute consacrée à l'éducation de ses cinq enfants, qui s'ébattent dans le petit potager des religieux, résignés à la perte de leurs légumes. Enfin, tous les mandarins de la vieille cour ont été emportés dans la tourmente comme des objets surannés qui n'offrent plus de résistance ; beaucoup servent actuellement d'otages au Viet-Minh. Ceux qui ont ressurgi ont rapporté dans Hué toute leur dignité, ils reparaissent sous la forme de messieurs comme tout le monde, et qui sourient par supériorité à leurs malheurs passés et surtout à leurs ennuis présents : ils n'ont plus le sou, au point que des amis français se livrent discrètement à des oboles de riz pour que d'anciens ministres puissent vivre. A vrai dire, on ne les voit pas, ils sont comme absorbés dans le terne de la cité moderne, à peu près intacte en dépit des quelques soixante-quinze du Viet-Minh. Le ressort d'une civilisation paraît brisé.

Hué avant les destructions : la rivière des Parfums et la cité impériale.

L'avenir est pourtant quelque part ; plus précisément, dans un collège qui ne sert plus à l'enseignement. A l'extérieur, un jeune Annamite fait la sentinelle avec solennité ; de l'autre côté de la grille, des garçons sans uniforme sont en plein exercice, comme le confirment des ordres hurlés à la façon de toutes les casernes. Dans les pavillons qui entourent la cour sont modestement logés des personnages, les organisateurs du « Quoc Gia Lien Hiep » : une sorte de rassemblement national qui réunit les bouddhistes et les catholiques, les notables revenus, les militaires retirés, les fonctionnaires sans place, les anciens mandarins, les agriculteurs, les commerçants, les industriels — c'est-à-dire la somme de toutes les croyances et de tous les intérêts d'Annam, Viet-Minh exclus — pour la restauration.

« Les pauvres gens d'Annam, me déclara un Français de Hué, n'avaient qu'une richesse : l'empire. Ils vivaient à l'ombre de la cour. Que deviendraient-ils sans la manne des pouvoirs publics, sans les rênes du pouvoir ? Ce pays ne produit rien. Ici, les gens de conséquence ont pris parti, ils réclament le retour

(*) Voir *France-Illustration* des 8, 29 mars, 19, 26 avril, 17, 24 et 31 mai 1947.

Les canons-génies, à l'époque où ils étaient consacrés à la défense morale de l'empereur. Ce ne sont plus que des vestiges abandonnés.

à l'ancien ordre des choses, à commencer par l'empire ; la force du mouvement est l'appui du sentiment populaire ; les nha-qué veulent leur empereur sans les fausses hontes de Cochinchine, de même que sans les habiletés du Tonkin, tout bonnement parce qu'ils sont traditionalistes.

» Malgré toutes les tristesses de l'actualité, les personnages veulent bien plus qu'une simple remise en état, ils comptent faire d'une pierre deux coups en s'étendant sur le Tonkin et la Cochinchine, qui leur échappaient relativement ou absolument : dans leur pensée, la solution indochinoise est à Hué, Hué qui doit redevenir le pivot d'un équilibre portant sur tous les pays annamites, au lieu de régner sur une enclave laissée à l'empereur pour raison de souveraineté. Je crois qu'un épisode impérial est nécessaire, d'abord parce que la république a été usée par le Viet-Minh — ce ne serait qu'un succédané ou un ersatz de l'actuel régime — et surtout parce qu'il offre la seule solution raisonnable à l'épineux problème des trois kys. Autrement ce serait, par-dessus le long corps de l'Annam, la reprise de cette lutte antique entre la Cochinchine et le Tonkin, que Gia-Long termina à son profit. Au contraire, un empereur installé à Hué avec les représentations centrales pourrait fort bien laisser de la place aux autonomies locales, par la désignation de vice-rois dans les trois pays annamites, qui dirigeraient les administrations à l'aide d'assemblées régionales. Ainsi, l'empire a des atouts sérieux ; mais a-t-il des hommes pour les jouer ? »

A la recherche de ces hommes, j'ai essentiellement vu les gens des pavillons collégiaux. Après avoir accompli les rites de la politesse avec un mandarin de la vieille école, j'ai rencontré le chef de parti, M. Tran Van Ly, sous l'aspect d'un homme jeune au mandarinat occidentalisé, et trop positif pour ne pas afficher la confiance nécessaires, naturellement accompagnée des revendications indispensables. Dans l'euphorie de la bonne cause, M. Ly me présenta un projet de drapeau sur le thème : union par l'empereur ; sur le fond jaune traditionnel, les trois bandes rouges des kys étaient surmontées du dragon sacré. La coopération avec les Français dans le style France nouvelle, mon interlocuteur y croyait volontiers ; il n'était chiffonné que par la Fédération indochinoise. « Une fédération, argumenta-t-il, ne se constitue pas de l'extérieur, elle doit résulter de la libre volonté des Etats intéressés ; aussi je suis persuadé que la France a tort de trop donner à la sécurité, en créant *a priori* un cadre juridique qui semble surtout à sa convenance ; et puisque les grands principes provoquent les principes contraires, je crois qu'il faut chercher dans le concret la meilleure formule de la présence française en Indochine ; pourquoi ne pas négocier tout simplement des traités séparés — dans le cadre de l'Union française — avec les divers Etats d'Indochine ? L'expérience, en dégageant les intérêts communs de cette entité, permettra de construire des organismes bien conformés ; on ne fait du nouveau qu'avec de la souplesse. »

Après la théorie, j'ai connu la pratique chez S. E. Nguyen Khoa Toan, le chef de la province de Thua-Tien, c'est-à-dire de Hué — qui tenait essentiellement à ne pas être interprétée dans le sens dérogatoire du mot « collaborateur ». « J'ai été appelé à diriger cette province, me dit-il, en tant qu'ami sincère de la France depuis toujours — mais cela ne signifie nullement que je sois « vendu aux Français », comme le prétend la propagande du Viet-Minh. En fait, je crois que la domination d'une race par une autre est finie — mais je distingue, à côté du « faux » nationalisme, qui a mené aux abîmes, le nationalisme des éléments sains : nous sommes beaucoup de patriotes qui entendons parler raison avec la France, qui croyons à la possibilité d'un langage d'homme à homme. D'ailleurs, ajouta mon interlocuteur, la France devra traiter dans un avenir plus ou moins proche, car elle ne pourra venir à bout de la guérilla par ses propres moyens militaires, malgré les succès des grandes opérations ; bientôt, elle aura à trancher le dilemme : signer avec le Viet-Minh, ce qui non seulement serait la fin de son influence en ce pays, mais constituerait une véritable trahison à l'égard de la nation annamite, ou s'accorder avec un gouvernement issu de la libre volonté de ce pays. Je garantis qu'il suffirait de quelques mois à un tel gouvernement pour en finir définitivement avec la guérilla du Viet-Minh, et cela grâce à l'appui de la population.

» Malgré la prudence des déclarations, nous sommes sûrs de la décision française. Aussi avons-nous déjà mis en œuvre tous nos moyens pour participer à la lutte commune. »

La résidence impériale, de style asiatique moderne, exhibe encore quelques murailles noircies.

L'impératrice d'Annam, Nam-Phuong, avec ses cinq enfants, et le Père Larouche, supérieur du couvent des Rédemptoristes canadiens.

Son Excellence me confia alors qu'elle s'épuisait dans de la réorganisation, elle refaisait une administration, refabriquait une justice — elle me parla surtout de la milice préparée dans la clandestinité. « Car nous aussi avons eu notre résistance, me dit-elle avec fierté, nous luttions déjà contre le Viet-Minh à l'époque où les Français flirtaient avec lui. » Cette milice, purement annamite, opérait un peu à la façon d'un Maître Jacques par des arrestations, la recherche des armes et des dépôts, la découverte des trésors — tout cela en n'opposant que de vieux fusils aux mitraillettes de l'ennemi.

J'ai visité un de leurs postes en compagnie d'un officier français. Dehors, la route était comme barrée par deux planches s'appuyant l'une sur l'autre en un équilibre précaire, et de là-dessous sortait une main recroquevillée, qui se révéla appartenir à un cadavre Viet-Minh : c'était un jeune homme fort bien habillé d'un chandail et d'un short, qui avait été « descendu » dans la nuit même en menant l'attaque contre le poste. Dans la salle commune je découvris trois autres cadavres, cette fois honorablement couchés sur un grabat et recouverts d'une toile, il s'agissait de miliciens — un Viet-Minh qui avait escaladé la bâtisse sans donner l'éveil ayant jeté une grenade à travers le toit. Les survivants, sans

apparence aucune de découragement, étaient surtout occupés à racheter par la qualité de leur garde à vous la pauvreté de leurs vêtements de hasard, et le chef présenta avec orgueil la mitraillette capturée sur le mort ennemi ; il fut beaucoup moins loquace quand l'officier français lui demanda : « Pourquoi avez-vous été surpris ? Vous n'aviez donc pas disposé de sentinelles ? » Il répondit enfin : « N'importe, nous vengerons nos tués. » Dès que nous nous fûmes éloignés, mon compagnon constata : « Ils en veulent, mais ne savent pas s'y prendre. »

Il me semble que cette dernière phrase pourrait s'appliquer plus largement à l'ensemble de ce « Quoc Gia », dont l'honnêteté requiert de l'impulsion. Il se peut cependant que la décision soit à proximité, auprès d'une femme qui a beaucoup souffert et qui fait officiellement retraite, sans communications et sans politique : l'impératrice. Elle m'a néanmoins accordé une audience. Je m'attendais à une personne marquée par l'épreuve, car, depuis le départ de son mari à Hanoï, en septembre 1945, elle était restée seule à Hué avec ses cinq enfants, complètement au pouvoir du Viet-Minh. D'après certains récits elle aurait été quasi prisonnière dans son petit palais d'An-Dinh, à la lisière du quartier européen ; surveillée sans répit, plus ou moins menacée, sous-alimentée, elle se serait épuisée au profit des petits sans médicaments ni vivres frais, elle aurait traversé de pénibles dépressions. Au contraire, l'impératrice fit pleinement son métier royal ; elle m'apparut comme une jeune femme encore égale à sa réputation de beauté et de grâce, qui évoqua quelques souvenirs mondains et semblait essentiellement occupée à faire apprécier ses enfants. Je fus longuement présenté à la petite famille, bien habillée et bien élevée. De ses tribulations elle ne me parla presque pas, comme si cela n'avait pas existé ou, plutôt, ne comptait pas : elle était supérieure aux événements. Elle me dit simplement qu'elle n'avait pas été maltraitée, que le danger était plutôt dans une politesse exagérée, glaçante, continue ; elle n'avait personne à qui se confier, jusqu'au jour où s'établit une périlleuse contrebande de petits mots avec le père Larouche, le supérieur des Rédemptoristes canadiens — le couvent était à côté d'An-dinh. L'impératrice évita toute politique dans la conversation, mais ses sentiments à l'égard du Viet-Minh ressortaient de deux ou trois souvenirs ; elle eut un rire significatif pour dire : « Le Viet-Minh m'avait proposé une place de députée à l'Assemblée nationale, à moi... » ; plus loin : « Je ne savais rien, quand j'ai enfin appris que mon mari s'était enfui en Chine, j'ai demandé à mon surveillant en chef s'il était toujours « l'ami de M. Ho » Chi Minh » ; ce n'est que deux jours après qu'on m'a répondu que les rapports entre mon époux et M. Ho Chi Minh étaient toujours les mêmes. »

Pendant que Nam-Phuong demeure sur la terre natale pour marquer une certaine continuité, Bao-Dai mène la partie de loin et de haut ; le grand jeu aboutit finalement à Hong-Kong, auprès de lui. Là apparaît un hiatus dans le système, car personne ne sait vraiment ce que veut l'ex-majesté, prise entre ses amitiés contradictoires pour ses sujets loyalistes, pour ses « associés » du Viet-Minh, pour ses anciens alliés français. Ainsi l'édifice du « Quoc Gia » risque de s'effondrer par manque de poutre maîtresse.

« J'ai l'impression, m'a dit un Français « impérialiste », que Bao-Dai, déjà tellement échaudé par les événements, attend cette fois-ci quelque clarté dans la situation pour franchir le Rubicon — il n'a pas renoncé, puisqu'il a remis son émigration en Afrique du Nord ou en France dès que certains émissaires lui eurent ouvert des horizons ; il ne veut pas se charger d'autres griefs — il peut attendre, grâce à l'atout de l'exclusivité que lui a récemment donné la mort accidentelle en avion d'un prédécesseur détrôné, Duy-Tan. Il n'a pas à craindre son propre fils Bao-Long, parce qu'une régence serait pour l'opinion annamite une ruse française. Bao-Dai est malgré tout dans une position difficile, parce qu'il représente pour les nationalistes un ancien instrument des Français ; pour les Français, l'homme qui les a abandonnés et pour le Viet-Minh, l'adversaire possible — je crois cependant qu'il a été victime d'événements trop forts et qu'il peut plaider bien des circonstances atténuantes.

» D'abord, nous avons « raté » Bao-Dai ; on a voulu trop bien faire, un empereur sur commande. Elevé en France par d'anciens gouverneurs, M. et M^me^ Charles, il fut trempé dans un tel bain d'occidentalisme et même de snobisme que les Annamites furent d'abord pour lui « ces gens-là ». Aussi lui sembla-t-il bizarre — on pourrait presque dire rigolo — de revenir, à dix-huit ans, faire le souverain théocrate : il n'était plus apte à s'offrir comme idole à ses sujets. Il s'ennuya et regretta la bonne vie de Paris ; de plus, certaines humiliations lui montrèrent que les Français n'attendaient de lui que de la façade — il en souffrit, eut des mots amers — c'est ainsi qu'il consolait un de ses ministres, révoqué par le résident pour excès d'initiative : « Dans le » poste où je suis, j'ai appris à être aveugle, » sourd et muet ; vous auriez dû m'imiter. » Finalement, il se laissa vivre, on l'occupa

Le citoyen Vinh-Tuy, ex-empereur Bao-Dai, manœuvre pour être rappelé sur son trône.

de différentes façons, par des voyages dans son empire, puis par le mariage. Il fut présenté, à Dalat, à une jeune Cochinchinoise, d'agréable physique et de bonne famille, qui avait été élevée à Paris, au couvent des Oiseaux ; cette union fit des histoires, parce que l'impératrice était catholique et que son arrivée dérangeait les plans des vieilles dames de la cour, à commencer par l'impératrice mère, qui avaient chacune leur candidate : le sérail préparé ne fut pas utilisé. Puis ce fut la modernisation par ce qui fut appelé le « coup d'Etat du 3 mai », c'est-à-dire que les « vieilles barbes » furent remplacées par des hommes plus jeunes ; cela ne dura pas. Pour faire une vraie place à Bao-Dai, il aurait fallu modifier le système en vigueur ; personne n'y pensait. A la guerre, on en était arrivé à un roi fainéant, à la fois discrédité auprès de son peuple et aigri contre les Français ; cependant, il fut sentimentalement très affecté par la défaite de 1940.

» C'est ainsi qu'il fut précipité des monotones délices d'un régime soliveau dans tous les remue-ménage de l'inconnu ; il ne fut pas héroïque dans le sens inutile du mot, mais s'appliqua à tirer son épingle d'un jeu quasi inextricable. Tout d'abord, il recourut à son habituelle passivité. Comme il revenait de la chasse au gaur, un jour de mars 1945, son automobile fut brusquement cernée par un détachement nippon. Après son retour sous escorte au palais de Hué, les Japonais lui ordonnèrent : « Vous resterez empereur, et » vous signerez. » Il signa donc ; il ne connaissait rien à la chose publique, on ne lui avait pas dit à l'avance : « Voilà ce que » vous ferez en cas de conflit. » De même, il céda au Viet-Minh avec une égale totalité — pour sauver sa peau ; néanmoins, il sut exploiter cette nécessité ; abandonnant la partie de la majesté déchue, il se remit à pêcher de la considération dans le rôle de citoyen annamite ; au début il pécha par des exagérations de néophyte, non seulement en blessant les Français par des paroles inutiles, comme le fameux : « Je préfère être un simple » particulier dans un Etat libre plutôt qu'un » esclave sur le trône », mais aussi en froissant ses propres sujets par trop d'acceptation. « Il » aurait pu au moins protester quand il fut » dépouillé de l'héritage de ses ancêtres », estimèrent les mandarins. En réalité, le ci-devant Bao-Dai (de nouveau nom Vinh-Tuy) jouait à Hanoï une adaptation moderne de Lorenzaccio : pendant qu'il menait ostensiblement l'existence de l'homme du monde, un parti des masses manifestait dans les rues de la capitale, au printemps 1946, en faveur de la restauration. « Nous aurions fait sauter » le Viet-Minh, sans l'accord entre les Fran- » çais et Ho Chi Minh », m'a dit un des organisateurs du mouvement. En tout cas, tombé en disgrâce à la suite de ces incidents, l'ex-empereur fut expédié en une résidence surveillée de province, jusqu'au jour où le Viet-Minh pensa à utiliser ses relations internationales : chef d'une mission envoyée en Chine pour tâter les Américains, il en profita pour gagner Hong-Kong.

» Que veut donc Bao-Dai ? Je suis persuadé qu'il n'a pas d'ambition ; il désire faire une belle fin ; par exemple, rétablir la dynastie des Nguyen dans toute sa gloire, avant d'aller « faire le mahârâja » en Europe : il abdiquerait sans doute au bout de quelques années en faveur de son fils. L'opération préalable de la restauration suppose non pas une compromission avec les Français, mais le rappel unanime de son peuple, d'où une certaine hésitation à rompre avec le Viet-Minh ; évidemment, la destruction de ce parti simplifierait les choses... »

Depuis ma visite à Hué, un certain découragement a gagné les monarchistes : l'impératrice s'est transportée à Dalat avec ses enfants, et Bao-Dai continue à hésiter. Mais, surtout, toute la carte politique a été bouleversée par les nouveaux contacts entre les Français et le Viet-Minh. Voici les derniers conseils d'un Annamite d'importance :

« Ne vous laissez pas duper encore une fois par le Viet-Minh, réduit à la planche de salut des négociations ; et, si vous accordez un armistice, que cet instrument militaire ne lui permette pas de se refaire, mais soit la concrétisation de sa fin. Ainsi existera un état de fait où le pays pourra se prononcer librement, la question du régime étant, en effet, matière purement annamite. Je crois personnellement que la solution impériale est dépassée pour l'instant, elle ne se représentera que plus tard. Ce qu'il faut, dans l'immédiat, c'est un gouvernement provisoire, qui pourrait être constitué par des personnalités choisies au sein d'organismes tels que le gouvernement de Cochinchine, le « Quoc Gia » d'Annam, le comité de salut public en gestation du Tonkin. Sa tâche de base serait là une consultation nationale sur la nature d'un régime définitif ; et si mes compatriotes se prononcent pour l'empire, je ne pense pas que la France s'y opposerait, sous prétexte qu'elle est elle-même une république. C'est qu'il n'est pas de terme entre le communisme Viet-Minh et la monarchie constitutionnelle : la France a le choix en main — non pas directement — mais par la façon dont elle mettra fin aux opérations militaires. »

(A suivre.)

LES FÊTES DU DEU

par MARCEL PROVENCE, PRESIDENT DE L'ACADEMIE D'AIX-EN-PROVEN

A L'OCCASION du deuxième anniversaire séculaire de la mort, le 28 mai 1747, de Luc de Clapiers Vauvenargues, des bonnes volontés se sont assemblées autour de l'Académie d'Aix, qui depuis près de deux siècles a servi la mémoire du moraliste aixois. Une journée du souvenir fut organisée à Aix-en-Provence et au village de Vauvenargues, commune de 160 habitants, qui tire fierté du plus digne des siens.

Le président de la République, le président de l'Assemblée, le ministre d'Etat, député d'Aix, les ministres de l'Education nationale, de la Guerre, de la Jeunesse, des Arts et des Lettres avaient accordé leur patronage. Un comité réunit les délégués des municipalités, de l'Académie d'Aix, du comité du Vieil-Aix, des Amis des arts et du S. I. Par un ciel radieux, ruisselant de lumière dorée, le vieux château vit arriver, le 28 mai, les cavaliers — sachant, comme le capitaine Vauvenargues, sur ces mêmes chemins, faire galoper le cheval — les groupes de folklore, les tambourins, la musique militaire, les notables, académiciens de Paris, des provinces et de l'étranger, les représentants des ministres. La cloche de l'église rurale s'égosillait, tandis que le long cortège défilait dans l'unique voie, baptisée en ce jour cours du Moraliste-Vauvenargues. Au château, maintenant propriété des Œuvres sociales de la Marine sur l'instigation de l'administrateur général de Coux, qui, le premier, conçut cette destination, la grille était veillée par les huissiers de la Chambre de commerce Marseille, les gardes maritimes, les marins Commerce, les gardes des forêts, le ga champêtre. Les terrasses recevaient une f innombrable, où brillaient l'habit vert M. de Lacretelle, les uniformes du gén de Froissard-Brossia, représentant le mini de la Guerre, des généraux, amiraux, pré officiers des Forêts.

La bienvenue fut assurée en termes cou et cordiaux par le président de la Cham de commerce, M. Charles Mourre, repré tant le conseil des Œuvres de la Mar M. Léon Bancal, ancien directeur de l'A démie de Marseille, au nom des académies provinces, dit le sens de la journée. M. R Busquet, correspondant de l'Académie Inscriptions, lut un touchant message du losophe d'Aix, Maurice Blondel, correspond de l'Institut, que son grand âge retenait de la foule. Enfin, M. Raoul Dautry, délé de l'Académie des sciences morales, déga les leçons que donnent la pensée de Va nargues, les enseignements de sa vie. Le sident de l'Académie d'Aix remit au délé des Œuvres de la Marine un fort saisis médaillon, portrait de Vauvenargues, scu par M. Francis Deltour, prix de Rome. enfants de l'école du village récitèrent chœur parlé qu'ils avaient composé eux-mê Et ce fut la visite, un peu mélancolique, château.

Une heure après, le musée de l'Acadé

Au cours des fêtes qui marquèrent le deuxième centenaire de la mort de Vauvenarg de nombreuses personnalités prirent la parole devant le château où vécut Luc de Clapi

ME CENTENAIRE DE VAUVENARGUES

On était venu de toute la France pour rendre hommage au grand moraliste dont le Cabinet des Estampes possède un portrait saisissant.

voyait les visiteurs se réunir pour inaugurer une exposition « Vauvenargues et son temps », dont il sera parlé. Après la visite de la maison natale, rue Vauvenargues, les hôtes d'Aix franchissaient le seuil du bel hôtel de ville, qui portait à son balcon le blason des Clapiers, plusieurs fois consuls d'Aix, et les drapeaux de France et de Provence. Dans la salle historique des états généraux, où siégèrent les Clapiers, des discours furent prononcés par le sous-préfet, M. Richardot, le maire d'Aix, M. Henri Mouret, qui évoqua les Clapiers consuls d'Aix et procureurs du pays de Provence, le président de l'Académie d'Aix, qui fit le tableau des études vauvenarguiennes dans cette compagnie, M. Charles Mauron, maire de Saint-Remy, conseiller général, au nom des Provençaux, le professeur Cavallucci, de Naples, auteur d'un grand ouvrage : *Vauvenargues dégagé de la légende,* au nom des corps savants étrangers. Puis M. Jacques de Lacretelle, délégué de l'Académie française, lut un discours riche d'idées et bien loin de ces discours de type académique dont Vauvenargues, dépité de n'avoir été couronné par l'illustre compagnie, faisait ironie. Enfin, M. Piobbeta, inspecteur général de l'Instruction publique, délégué par M. Naegelen, porta les encouragements et compliments du gouvernement. La séance s'acheva par la distribution des prix d'un concours Vauvenargues ouvert entre les étudiants, lycéens, collégiens et normaliens de la cité universitaire. Le soir, au Casino municipal, on entendit des musiques que Vauvenargues aimait, œuvres de l'Aixois Campra, du Comtadin Mouret, de Destouches et de Rameau, des scènes d'*Athalie* avec les chœurs de Moreau, un fragment de *la Princesse de Navarre.*

Il n'est point possible de nommer tous les visiteurs de qualité que ces réunions groupèrent. Aussi, allons nous recueillir tout d'abord au vieux château, puis à l'exposition.

Par la très belle porte Louis XIII, pénétrons dans le château. Un judicieux classement par l'Administration des monuments historiques, le 15 janvier 1929, a sauvé les murs et de belles pièces, s'il n'a pu préserver le mobilier acquis des Clapiers sous la Révolution et maintenu depuis. Les Clapiers semblent avoir nourri une prédilection pour les gypseries, sculptures taillées dans la masse du plâtre frais, qui vont si bien, dans leur blancheur jamais agressive, dans les intérieurs lumineux de Provence. Le pavillon de Lenfant, à Aix, en possède de fort voisines. C'est ici, dans la librairie du rez-de-chaussée, une haute cheminée du XVII[e] siècle, sobrement ornée. C'est surtout, dans la salle d'armes, au premier étage, une haute cheminée exécutée en 1692, et où deux grandes figures assises flanquent un buste distingué, sous deux lévriers appuyés sur un blason. Les Ispard crurent délicat de placer leurs armoiries, confectionnées au XIX[e] siècle, à la place de celles des Clapiers. Au-dessus des portes, des bustes sourient, agréables et utiles dans une proportion qui fait plus aérienne la corniche.

Dans deux appartements, des cheminées en ce marbre de la carrière de Sainte-Victoire d'où Paul Cézanne tirera les cheminées de son pavillon portent de hauts vases découpés dans le même marbre. Ailleurs, une cheminée en bois sculpté, des plaques foyères. Tout cela qui était immeuble par destination est demeuré grâce au classement. On est cependant surpris que les tapisseries de cuir d'Aix ornant la bibliothèque et la salle d'armes aient pu être arrachées. Elles étaient immeubles par destination, elles aussi. On sait leur date, elles ont été vingt fois décrites. Commandées la même année que les gypseries, en 1682, elles représentaient les saisons incarnées par des amours et des sujets divers, sur un fond chaud de faïence d'Apt, avec reflets rouges et dorés, comme le drapeau de la Provence.

Les cuirs du château de Vauvenargues étaient célèbres dans toute la Provence. On les disait de Cordoue ; pas un auteur n'a manqué de les faire espagnols. Ils ne le sont pas plus que la très belle suite léguée au ministère des Beaux-Arts par M[lle] d'Estienne pour le musée du Vieil-Aix.

Depuis 1682, soit plus de deux siècles et demi, ces cuirs étaient demeurés en place.

L'administration des Monuments historiques saura certainement obtenir le retour de ces cuirs indûment prélevés. Pour le reste, elle aura à déplorer de ne pas avoir étendu le classement, en 1929, aux mobiliers qui formèrent le cadre des brèves saisons du philosophe. Du moins, des bienveillances aideront un décent remeublement. La ville d'Aix, la Chambre de commerce de Marseille, le Comité du Vieil-Aix, l'Académie d'Aix ont promis de déposer dans deux pièces qui seront la salle du Conseil et le secrétariat des œuvres d'art et des portraits peints ou gravés des Vauvenargues, des familiers de la maison, les Mirabeau, l' « Ami des hommes » et « Germanicus », Fauris-Saint-Vincens, le procureur général Monclar, le maréchal de camp et le capitaine de Meyronnet-Saint-Marc. On essaiera aussi d'assembler de belles éditions de l' « Avocat des pauvres » et du moraliste. Ainsi le château retrouvera l'essentiel de sa splendeur pillée.

Une exposition d'art ou d'histoire dans Aix, c'est le déluge ou la disette. Serons-nous plus heureux avec Vauvenargues ? Certainement oui. Voici d'abord l'acte de baptême de Luc de Clapiers, 6 août 1715. Nombre de ses biographes l'ont fait naître le 6, il était né la veille de son baptême. L'enfant a cinq ans quand la peste, apportée par un vaisseau venu de l'Orient, gagne Aix. M. de Caylus, lieutenant-général, adresse à Joseph de Clapiers, premier consul, procureur du pays, l'ordre pour commander au nom du roi la ville et sa banlieue ; puis Sa Majesté, le 6 octobre 1720, donne le commandement de la ville et terroir et des troupes au « marquis de Vauvenargues », qui ne le sera qu'en mars 1722. Deux ans plus

Ce deuxième centenaire a également été commémoré en Sorbonne, dans l'amphithéâtre Richelieu.

tard, après qu'il sut se montrer héroïque dans une ville de 20.000 habitants qui en perdait 8.000, on regardera les lettres patentes par lesquelles Louis XV érige en marquisat au profit de J. de Clapiers et des siens la terre de Vauvenargues. Un ordre du premier consul d'Aix et des liasses de la justice seigneuriale de Vauvenargues complètent cette première série.

L'incendie du Louvre, en 1871, a fait disparaître des manuscrits de Vauvenargues. On n'a point tiré leçon de ce désastre. Rien n'a été fait pour la décentralisation des œuvres d'art et des bibliothèques. Le mouvement actuel est, au contraire, vers une centralisation renforcée, inquiétante. Avec les seuls dépôts d'Aix, bibliothèque Mejanes et bibliothèque de l'Académie (Arbaud), voici des lettres ou billets autographes, des manuscrits, augmentés pendant la durée de l'exposition par un précieux dépôt du marquis de Clapiers-Collongue. Et encore, sous les vitrines protectrices, des lettres de Vauvenargues à Voltaire, des lettres au marquis de Villevieille, le « cher baron », les lettres à Fauris-Saint-Vincens. Des écritures de membres de la famille sont là, le grand-père, le père, la mère, le frère. On doit faire des réserves sur des notes trouvées par le prince Galitzine, qui les attribua à Jean-Jacques Rousseau. L'Académie offre non sans fierté le manuscrit de l'*Eloge* que présenta Thiers au concours de 1820 et qu'elle couronna.

Les imprimés présentés sont d'un rare attrait. Un des trésors de l'exposition est bien l'exemplaire de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain,* suivie de *Réflexions et Maximes,* première édition publiée en février 1746 chez Briasson, à Paris, exemplaire portant en marge des notes manuscrites de Vauvenargues et de Voltaire.

Le livre appartient à la Bibliothèque Mejanes, sur laquelle veille M. Bruno Durand, archiviste paléographe, secrétaire perpétuel de l'Académie d'Aix.

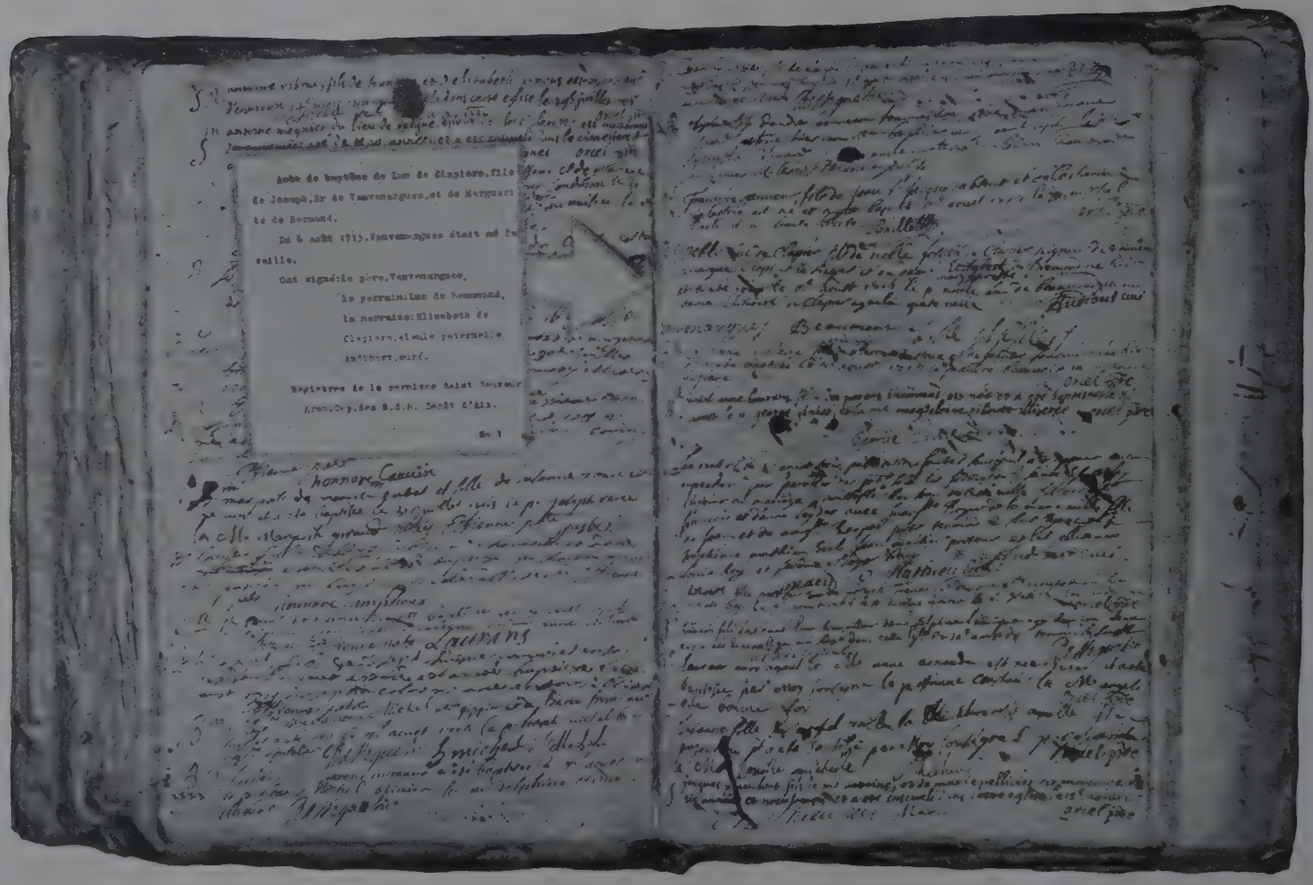
Autre exemplaire précieux, un exemplaire des « Œuvres complètes », 1823, avec en marge des notes manuscrites de Sainte-Beuve, exemplaire acquis par P. Arbaud chez le libraire Voisin, en 1890, et que bien des vauvenarguiens sont venus consulter en notre librairie. Ces notes sont parfois piquantes.

Grâce aux fonds locaux et aux prêts de membres de la compagnie, le premier président Guérin, le conseiller P. Albert Robert, M. Joseph Guiran, commissaire, avec MM. A. Roux et Boyer, de cette exposition, on a pu assembler à peu près tout ce qui a été publié : livres, thèses, articles de revues, sur Vauvenargues depuis sa mort. Chaque jour, des groupes universitaires et scolaires visitent cet ensemble.

Tel fut l'aspect du deuxième centenaire de la mort de Vauvenargues dans Aix. Si cette ville mit quelque discrétion dans l'hommage à Cézanne lors du centenaire de sa naissance, réserve imposée par le caractère du vieux maître bougon et l'absence de toute œuvre chez elle, la même mesure ne s'imposa pas pour qui rêva la gloire avec tant d'intensité, disant : « Voyez ce que fait la gloire, le tombeau ne peut l'obscurcir, son nom règne encore sur la terre qu'elle a décorée ; féconde jusque dans les ruines et la nudité de la mort, ses exemples la reproduisent et elle s'accroît d'âge en âge. »

Photographies *France-Illustration* (Maurice Jarnoux).

Sur le registre de la paroisse Saint-Sauveur, à Aix, on voit l'acte de naissance de Luc de Clapiers Vauvenargues, enregistrée le 6 août 1715.



LE PÈLERINAGE DE CHARTRES

REPRENANT à la fois la tradition du moyen âge et celle, toute récente, de Charles Péguy, cinq mille étudiants parisiens ont pris la route pour venir, le lundi de la Pentecôte, s'agenouiller devant la statue de Notre-Dame de Sous-Terre et prier sous les voûtes de l'antique cathédrale.

En raison du grand nombre des participants, deux itinéraires, partant respectivement de Rambouillet et de Dourdan, où des trains spéciaux avaient conduit les pèlerins, avaient été organisés.

Le samedi après-midi, jeunes gens et jeunes filles se mirent en marche sac au dos, trompant la longueur de la route par la méditation et la prière, et profitant des pauses à l'abri des bois (en haut, à droite) pour s'entretenir de questions théologiques avec leurs aumôniers. Le soir, à Gallardon et à Auneau, les étudiants cantonnèrent joyeusement dans des granges (en haut, à gauche), reprenant des forces pour l'étape du lendemain. Le dimanche de la Pentecôte, avant de repartir, ils assistèrent à des messes célébrées en plein air (au centre), puis ils reprirent la route de Beauce, au fond de laquelle on découvre, à des kilomètres à la ronde, les deux célèbres tours de la cathédrale (en bas, à droite). C'est le lundi matin qu'ils se retrouvèrent dans la nef millénaire pour suivre la messe solennelle, à laquelle assistait M^gr^ Harscouët, évêque de Chartres. L'après-midi, enfin, sur l'immense parvis du portail sud, les « Francs Alleux » interprétèrent le drame *Tobie et Sara*, de Paul Claudel, avant qu'un salut solennel vînt terminer ce pèlerinage de la jeunesse intellectuelle à l'un des lieux les plus célèbres de la France chrétienne. Phot. Viollon.

VAGUE DE GRÈVES

La période d'agitation qui s'est ouverte à la mi-mai s'est poursuivie, et le gouvernement, dont l'autorité était en cause, s'est efforcé d'endiguer le mécontentement.

C'est du côté des salariés que la situation s'est surtout aggravée, et le gouvernement a dû modifier sa position d'ensemble sur le problème des salaires. Il a abandonné le blocage impératif pour un système plus souple et accepté le principe des primes à la production.

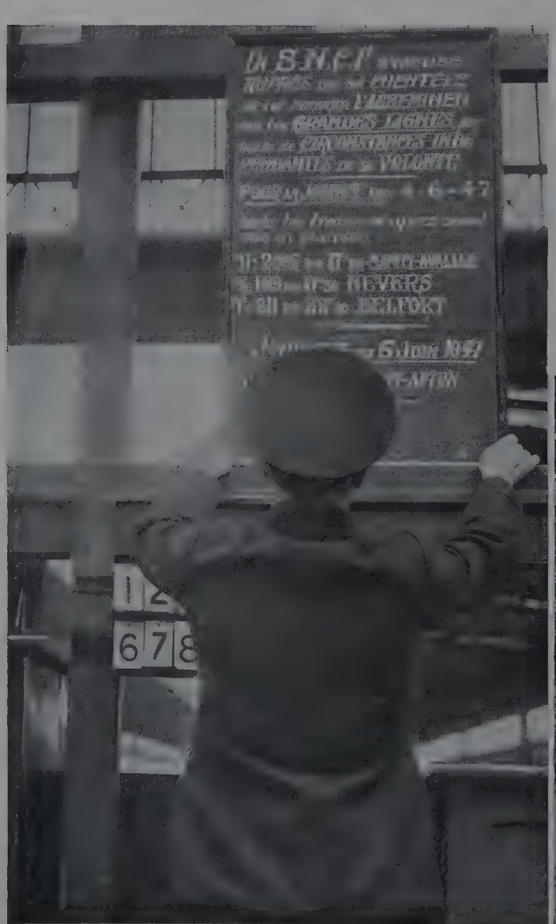
Mais, cependant, les grèves s'étendaient, presque toutes les revendications portant sur un supplément de salaire horaire de 10 francs.

Surtout, certaines de ces grèves créaient une atmosphère irritante. Une des plus graves était celle des ouvriers boulangers de Paris et de la banlieue. En éclatant un dimanche, jour de fermeture, elle pouvait amener pour le lendemain de vifs incidents : fort heureusement, la population a été disciplinée et les patrons boulangers ont réussi à rétablir la production normale après deux jours.

Dès lors, pouvait-on croire encore que ces grèves étaient spontanées ? A cette question M. Ramadier répondait publiquement par la négative, attaquant de front le parti communiste, paraissant vouloir couper court à tout rapprochement avec lui.

Cette position amenait aussitôt quelques réactions dans le groupe socialiste. L'aile gauche du parti, qui avait été hostile à l'élimination des communistes, faisait pression sur le groupe parlementaire.

Les ouvriers du bâtiment manifestaient ; l'essence faisait défaut à Paris pendant trois jours. Mais, déjà, le gouvernement se trouvait devant un problème des plus redoutables qu'il puisse connaître. Le 7 juin les cheminots de la gare de l'Est cessaient le travail, et le mouvement s'étendait bientôt aux autres gares parisiennes, puis à la province. Les grévistes faisaient état d'une promesse de reclassement, qui leur avait été faite depuis longtemps, alors que les fonctionnaires ont bénéficié depuis plusieurs mois de cette mesure. Le coût, hélas ! se chiffre par 25 milliards : c'est tout l'équilibre budgétaire péniblement retrouvé qui est mis en cause et, partant, la politique d'emprunt annoncée par M. Robert Schuman.



A TRAVERS LES QUATRE ZONES D'OCCUPATION

PEUT-ON ÉDUQUER L'ALLEMAGNE?

par notre envoyé spécial FERNAND FIZAINE

Dr Schumacher, chef des sociaux-démocrates allemands, are que le potentiel de guerre du Reich est intact et qu'il onde sur les 70 millions de la communauté nationale.

LA Conférence de Moscou a débuté par un acte hautement symbolique, le seul sur lequel les Quatre n'aient eu aucun mal à s'accorder. Il s'agit de la suppression de la Prusse.

Le tout est de savoir si l'on aura du même coup réussi à tuer l'esprit prussien. Car cet esprit n'est pas confiné aux limites territoriales de la sablière brandebourgeoise. Il n'a rien perdu de sa virulence en émigrant de Potsdam à Braunau-sur-Inn. Qui sait où il s'incarnera demain ? Car il a envahi l'Allemagne entière, et c'est lui qui continue à s'exprimer dans cette volonté d'unitarisme si contraire à la vraie tradition germanique. Un Reich unifié, qu'il soit de forme aristocratique, bourgeoise ou prolétarienne, ne sera jamais qu'une grande Prusse, donc une menace pour ses voisins.

On sait que Gœbbels célébrait en Frédéric II le « premier national-socialiste ». Du vieux Fritz à Bismarck et Guillaume II, puis à Hitler, la filiation est en effet directe.

C'est leur héritage qu'il faut extirper du corps germanique. Or, que fait-on pour tarir les sources du mal ? Dans le nouveau manuel scolaire destiné aux enfants allemands, les passages à la gloire du grand Frédéric, du chancelier de fer, des guerres napoléoniennes et du fabricant de canons Krupp ont été repris, sans modification, des éditions antérieures.

Un écrivain qui s'était indigné dans l'hebdomadaire *Die Welt* de cette continuité grosse de dangers futurs a reçu une véritable avalanche de lettres d'injures et de menaces qui montrent que ses coups avaient porté au bon endroit. Le manuel a été retiré par ordre de la Commission de contrôle alliée. Ce qui n'a pas empêché de découvrir tout récemment des exemplaires d'un nouveau manuel encore plus nocif qui avaient été distribués clandestinement à la jeunesse des écoles. Ces faits parlent d'eux-mêmes.

J'ai eu la surprise de lire en zone britannique, sous la plume d'une communiste allemande, un curieux factum intitulé : *Notre destin s'appelle l'Allemagne,* où l'auteur déclarait ne renier aucune gloire prussienne, depuis le poète de la revanche Ernst Moritz Arndt jusqu'au général von Clausewitz. L'article se terminait sur un éloge de Hegel, ce philosophe de l'histoire qui inspira si fortement la doctrine hitlérienne.

On voit par ces quelques exemples que si le Troisième Reich s'est effondré son esprit continue singulièrement à se survivre.

Comment d'ailleurs peut-on sérieusement prétendre *dénazifier* un pays qui a donné à Hitler un appui pratiquement unanime ? Ce simple énoncé montre que, bon gré, mal gré, il a fallu en cette matière se contenter d'un résultat très relatif.

Il y eut d'abord les nécessités de la remise en marche de l'appareil administratif et économique de l'Allemagne après sa prise en charge par les Alliés. C'était une tâche gigantesque, à laquelle ces derniers n'étaient qu'insuffisamment préparés.

A tous les postes de commande le régime nazi avait placé ses créatures, ou tout au moins des hommes qui avaient accepté de s'inscrire au parti. Aussi la dénazification a-t-elle été freinée tout de suite par la préoccupation de ne pas désorganiser davantage la vie du pays. L'impunité assurée à trop de nazis au nom de la « technicité » leur a souvent rendu toute la morgue d'autrefois.

J'ai encore dans l'oreille le son de voix ouvrières courroucées.

« Nous estimons, m'a dit avec netteté une personnalité syndicaliste de la Ruhr, que 30 % seulement des nazis ont été effectivement éloignés de nos mines. Nous y côtoyons journellement des hommes dont le dossier était tellement chargé qu'après la débâcle nous les voyions verdir de peur. Maintenant, ils relèvent la tête et nous toisent avec une insolence narquoise. »

On imagine aisément que des directeurs ou des ingénieurs qui furent d'actifs nazis et qui, à ce titre, poussèrent pendant la guerre à une production record n'ont plus aujourd'hui de leur rôle la même conception. Ce n'est pas sur eux qu'il faudra compter pour reconnaître l'obligation morale de faire participer la production allemande à la réparation des immenses dégâts causés en Europe par la guerre hitlérienne. Il est un fait caractéristique, c'est qu'à chaque décision d'augmenter l'exportation de charbon vers les pays dévastés a correspondu dans la Ruhr une diminution de la production. Ce serait donc une folie criminelle que de vouloir, comme on semble périodiquement y songer à Londres, redonner aux Allemands eux-mêmes le contrôle de la production.

La dénazification s'est poursuivie jusqu'ici avec une lenteur compliquée d'une avalanche incroyable de paperasserie administrative. La procédure, qui a déjà subi trois modifications successives, s'est finalement arrêtée à la classification des Allemands en cinq catégories. Pour cela, chacun a dû se soumettre à un pensum individuel. Il consiste à remplir un questionnaire ne comportant pas moins de cent trente-trois questions, dont certaines semblent avoir été rédigées par un humoriste qui s'ignore. Celle-ci, par exemple, où l'on invite les nazis présumés à dire s'ils étaient ou non militaristes...

De telles naïvetés excitent la verve des Allemands, qui s'en gaussent ouvertement.

« Nous comprenons maintenant, dit-on outre-Rhin, ce qu'Hitler entendait par son Reich millénaire : douze années de national-socialisme et neuf cent quatre-vingt-huit ans de dénazification... »

Il est vrai qu'il n'y a pas de critérium universellement valable pour démasquer à coup sûr le véritable nazi. L'inscription au parti n'est pas toujours déterminante. Il y a ceux que l'on appelle *Kartothekmitglieder,* c'est-à-dire les inscrits nominaux qui adhérèrent pour garder leur situation, mais qui prétendent n'avoir jamais participé aux manifestations hitlériennes.

On m'a cité en Bavière deux villages situés à quelques lieues l'un de l'autre. Dans le premier, les paysans — pour ne pas payer la cotisation — négligeaient d'adhérer à la N. S. D. A. P., tout en lui donnant toujours des votes massifs. L'autre, au contraire, ne compta que quelques voix hitlériennes aux élections de 1932. Mais, comme le *Bauernführer* ne distribuait semences ou engrais qu'aux seuls titulaires de la carte de membre du parti, ils en vinrent, pour ainsi dire, automatiquement à inclure la cotisation dans leurs frais d'exploitation. Quoi qu'il en soit, 99 % des inscrits sont prêts à jurer aujourd'hui qu'ils n'ont jamais été de « vrais nazis ». Ainsi donc, sur dix millions d'hitlériens il n'y aurait eu que 100.000 convaincus. Mais les Allemands qui ne se piquent pas de logique ajoutent volontiers n'avoir agi que sous la terreur. Curieux peuple qui pendant douze ans s'est laissé « terroriser » par une infime minorité !

L'épuration a été confiée à des tribunaux allemands appelés *Spruchkammern,* sur lesquels de scandaleux verdicts viennent souvent attirer l'attention. Ce fut, par exemple, récemment, à Berlin, l'acquittement d'un gros industriel membre du parti nazi, qui soutint de toute son autorité l'effort de guerre allemand. Parfois aussi l'on s'aperçoit que l'un des juges était lui-même un hitlérien avéré. Il est très difficile de découvrir dans le corps judiciaire des hommes qui n'aient pas été peu ou prou infectés par le virus brun.

Ainsi ces juges ont-ils eu le front d'acquitter Tillessen, l'assassin d'Erzberger, en se basant sur l'immorale loi hitlérienne qui amnistiait les crimes commis sur la personne des républicains.

Un juriste m'a signalé aussi les méfaits du paragraphe 164 du code pénal allemand. En vertu de ce paragraphe, les délateurs nazis ne peuvent actuellement être condamnés que si la dénonciation dont ils se sont rendus coupables était fausse. Or, il est certain que la plupart de ceux qu'ils avaient signalés à la Gestapo avaient bel et bien commis le « crime » d'écouter la radio anglaise ou d'invectiver contre les « bonzes du parti » qui conduisaient le Reich à sa perte. Néanmoins, il est impossible de les poursuivre, même lorsque cette dénonciation a eu pour les victimes les suites les plus funestes. On voit qu'une sérieuse réforme du code allemand s'impose !

Tous les partis se sont engagés dans la voie d'une très large amnistie. Ainsi, pour les socia-

listes, on devrait amnistier tous les hitlériens nés après le 1er janvier 1913, c'est-à-dire que tout Allemand de moins de trente-quatre ans serait automatiquement blanchi. Or, c'est précisément la jeunesse qui a été le plus infectée par l'hitlérisme. Son enthousiasme avait été chauffé à blanc par la criminelle mais grandiose épopée nazie. Dans ses rangs se recrutaient les Waffen SS, et leur uniforme faisait d'eux, de Kirkeness à la mer Egée, autant de véritables petits potentats. Aujourd'hui ces hommes sombrent dans un désespoir peuplé de farouches regrets. Ils ne savent bien faire que la guerre. Comment trouveraient-ils à s'intégrer dans une vie civile sans grandeur et sans prestige ?

J'ai visité des camps où sont internés d'anciens SS. On ne semble pas avoir songé pour eux à la vertu régénératrice du travail. Alors qu'il y a dans toute l'Europe à relever tant de ruines que leur criminelle folie a, pendant quatre ans, accumulées, ils sont là désœuvrés, remâchant leur amertume ou discutant à longueur de journée sur les méfaits de la « démocratie ». Selon des médecins que j'ai interrogés, il existe une « névrose hitlérienne », à laquelle la moitié au moins de ces hommes sont manifestement en proie.

Les Allemands sont un peuple de propagandistes-nés. Ils sont habitués à ne penser qu'en slogan.

Chaque fois qu'avant la guerre il m'arrivait de traverser le Rhin, je me demandais quelle serait la phrase-type dont on allait me rebattre les oreilles. La dernière fois, ce fut: « N'est-ce pas, on se rend compte à l'étranger qu'Hitler ne veut pas la guerre ? » Je pense bien que je me rendais compte !

En ce moment le slogan national est un perpétuel gémissement sur les malheurs de la « pauvre Allemagne ». Cela s'appelle *Elend-propaganda*, et il me semble retrouver dans mes souvenirs la trace de cette vieille connaissance. Vous aussi, n'est-ce pas ?

Le cycle va-t-il donc recommencer ? Déjà, en Amérique, en Angleterre, cette propagande porte ses fruits. Les pays du continent européen résistent mieux, mais pour combien de temps ?

Je veux conter une scène caractéristique dont je fus témoin dans une brasserie de Leipzig. Nous étions à table avec quelques amis. Un visiteur danois avait amené sa logeuse, veuve d'un colonel de la *Luftwaffe*. Inévitablement, la dame en vint à plaider pour cette « pauvre Allemagne ». Quelqu'un lui fit remarquer que d'autres pays d'Europe souffraient des mêmes misères et qu'il convenait de garder sa pitié pour les victimes plutôt que pour le bourreau.

— Mais le peuple allemand n'est p coupable !

Elle se tourna successivement vers chac de nous, quêtant une approbation que ni Danois, ni le Norvégien, ni le Hollandais, le Français, ni même le Suisse n'étai d'humeur à lui accorder. Un pénible silen plana. Mon voisin me poussa du coude. Et vis le regard durci de la Walkyrie se voil de larmes de rage. Car c'était bien ce sentime qu'exprimèrent les paroles qui se pressaie haletantes, passionnées, sur ses lèvres et me démontraient, une fois de plus, que Allemands, s'ils n'ont rien appris, sont pr à tout oublier.

Non, il n'y a pas chez eux la moind trace d'un repentir qui serait surtout condition première de leur rachat.

Les propos que je rapporte ne sont pas d

En dépit de quelques procès, tels celui des magnats de l'industrie de guerre (en haut), les lenteurs de la dénazification ont provoqué des manifestations de masse ; les communistes bavarois se sont réunis devant la fameuse Lœwenbraü, ornée de banderoles où se lisait : « Pardonnons aux petits nazis, mais pendons les gros ! » (ci-contre); et, pour protester contre le verdict de Nuremberg, un cortège défile à Dresde, demandant la mort pour tous les chefs nazis (en bas).

« Nous avons faim ! » « Nous ne voulons pas de calories ! Nous voulons du pain ! » Telles sont, à Dusseldorf, les revendications de la foule sous-alimentée (en haut), tandis qu'un orateur haranguait les manifestants devant le Rathaus de Cologne (ci-contre). Enfin, 120.000 travailleurs ont parcouru les grandes artères du port de Hambourg, demandant : « Du pain ou des cercueils ! » et « Donnez-nous d'abord à manger, puis nous travaillerons à plein rendement ! » (en bas).

ts isolés. Je les ai entendus mainte et inte fois, et c'est pourquoi je leur accorde valeur de témoignage. Ils représentent pinion moyenne. Les Allemands pensent jours comme ils agissent : collectivement ! st Gœthe qui constatait déjà « avec une ère douleur » que les Allemands peuvent respectables en tant qu'individus, mais ils sont collectivement si misérables.

Au lieu de se rappeler, devant les ruines contrées journellement sur leur chemin, le neux slogan hitlérien : « Nous le devons à re Führer » — ce qui serait peut-être le mmencement de la sagesse — ils préfèrent attribuer à la méchanceté gratuite des iés.

— Nos villes ont été détruites surtout à rtir de 1943, donc à un moment où les Alliés ient déjà pratiquement gagné la guerre.

Ils oublient quelle était encore à cette époque leur farouche volonté de résistance et leur espoir dans les armes secrètes. Ils ont oublié aussi qui a commencé les bombardements aériens. Varsovie, Rotterdam, Coventry... leur mémoire est vraiment courte ! Il faudrait offrir à chaque Allemand un boomerang, pour qu'il sache bien à l'avenir qu'une arme peut se retourner contre celui qui l'emploie.

Bien entendu, la Wehrmacht n'a pas plus perdu cette guerre que l'autre ! C'est l'arrière qui a flanché. Tout n'était que trahison et sabotage ! Et vous croyez peut-être que ce sont les Allemands qui ont fait le succès d'Hitler ? Pas du tout ! Ce sont les Alliés : les Français, qui l'ont laissé entrer en Rhénanie alors qu'ils pouvaient l'abattre ; les Anglais, qui lui ont permis l'annexion du pays des Sudètes, etc.

D'ailleurs, ces gens-là n'étaient pas des Allemands ! Hitler était Autrichien, Hess, Egyptien, Darré, Argentin, et Rosenberg, Balte...

J'ai assisté à Nuremberg au procès des grands criminels de guerre. Ces longs débats ont apporté, sans contestation possible, la preuve des atrocités nazies.

— Eh bien, quoi, ont dit des Allemands, gazer les Juifs, au moins, c'était propre ! Nous, on nous affame ! Cela ne vaut pas mieux.

La plupart de ceux qui se réjouissaient du verdict exprimaient ouvertement l'espoir qu'après l'exécution de ces boucs émissaires on les laisserait magnifiquement en paix.

On multiplierait ces exemples à l'infini...

Peut-on compter sur le temps pour effacer les traces d'un si tenace poison ?

Beaucoup de sociologues ont expliqué le succès de l'hitlérisme par la progressive prolétarisation du peuple allemand. Les classes moyennes avaient disparu du fait de l'inflation, et le chômage grandissant avait encore poussé plus avant dans cette voie.

Si cette explication est valable, on peut se demander quelle nouvelle folie collective nous réservera une Allemagne où toute propriété privée est pratiquement menacée de disparition. En effet, du fait des immenses destructions de la guerre, plus des trois quarts des citadins ont été réduits à la misère. Or, comme me l'a expliqué à Hanovre le secrétaire général du parti socialiste, il faudra bien que ceux dont les biens sont restés intacts partagent avec leurs compatriotes moins heureux. Un impôt spécial, pouvant atteindre jusqu'à 80 % de leur fortune, serait institué, sans préjudice d'éventuels prélèvements en nature. On compterait à chacun la vaisselle, la literie, les serviettes et les torchons, la batterie de cuisine,

et que sais-je encore ! Ce système d'une rigoureuse justice distributive aboutira, on le voit, à une véritable péréquation de la misère.

D'un autre côté, les nationalisations ne seront pas une garantie de paix. Bien au contraire. Elles ne pourraient que faciliter à un Etat belliqueux la mobilisation industrielle totale. Seul le morcellement des grands domaines agricoles peut apparaître comme une mesure rassurante, puisqu'il créera une classe de petits possédants ruraux attachés à leur bien, donc au maintien de la paix.

Malgré des signes parfois admirables d'une civilisation technique des plus avancées, ce peuple est encore politiquement dans l'enfance. Ce qui lui a manqué au cours de son histoire, c'est une véritable révolution. Depuis les jacqueries du XVI[e] siècle, qui furent si cruellement réprimées, il s'est toujours complu dans l'obéissance aveugle et le conformisme le plus absolu. La Révolution française a passé sur lui sans modifier cet état d'esprit. Peut-être les bouillonnements de l'année 1848 faillirent-ils être plus sérieux. Mais n'est-ce pas un des traits les plus typiquement allemands que les sujets d'une petite principauté d'outre-Rhin firent tenir un placet à leur seigneur et maître « pour le prier respectueusement de leur accorder la faveur d'une révolution » ?

La parodie républicaine de 1918 n'avait d'autre but que d'attendrir le président Wilson, tout en masquant la défaite du militarisme prussien. On me rappelait à Dresde une anecdote amusante. Lors du passage de l'ex-roi de Saxe en gare de Leipzig, quelques années après la première guerre mondiale, une telle foule se pressait sur les quais pour l'acclamer que l'ancien souverain, qui ne manquait pas d'humour, la salua par ces mots : « Eh bien, vous êtes de jolis républicains !... »

Cette fois encore la « démocratie » n'a pas été conquise par le peuple allemand lui-même, mais a été apportée dans les fourgons de l'armée d'occupation. Cela suffit, à ses yeux, pour la marquer d'un véritable sceau d'infamie.

— Oui, m'a confirmé gravement un savant *Herr Doktor,* le peuple allemand manque de maturité. Psychiatres et psychologues sont d'accord pour constater que certaines qualités telles que le sens social n'apparaissent qu'à un certain âge chez les peuples aussi bien que chez les individus. Dans un cas comme dans l'autre, le développement va du féroce égocentrisme de l'extrême jeunesse au respect d'autrui qui marque l'âge adulte. L'Allemand n'a pas encore acquis le sens des nuances. Il est comme le petit enfant, ou le sauvage, dont le réflexe est infailliblement de s'approprier tout ce qui excite sa convoitise. Les besoins ou les droits des autres n'existent pas pour lui.

Au deuxième stade — et à la réflexion c'est peut-être celui-là que l'Allemagne atteignait hier — l'existence des autres commence à être perçue, mais comme un obstacle, une gêne qu'il s'agit de supprimer.

L'emploi de la violence est un des signes les plus caractéristiques de cet âge sans pitié. Les jeunes garçons n'aiment rien tant, au moment de la puberté, que la communauté autoritaire. Ils sont dominés par l'esprit de bande et se donnent corps et âme à un führer.

Plus l'esprit mûrit, plus cette mentalité s'estompe. En se développant, l'intelligence permet enfin de juger en fonction « des autres ». Reconnaissant ses propres imperfections, l'homme mûr apprécie leur apport social et respecte leur personnalité.

Or, le respect d'autrui est le signe d'un degré supérieur dans l'évolution morale des individus et des peuples. D'ailleurs, la morale kantienne...

J'ai arrêté là cette explication, qui menaçait d'être un peu longue. Mais je songeais que pour l'enfance criminelle il existe des maisons de correction, et pour les peuples primitifs le régime du protectorat. Il est vain de vouloir imposer à l'Allemagne une démocratie pour laquelle elle n'est pas mûre.

Car c'est sous le couvert de la démocratie que commence à se rejouer outre-Rhin un jeu extrêmement dangereux. La seule passion qui agite les foules allemandes est la passion nationaliste. Il faut avoir vu comme je l'ai vu ces foules entrer littéralement en transe lorsque des orateurs prononcent ce nom de *Deutschland,* dont elles n'auraient pourtant pas lieu d'être particulièrement fières. Pourquoi ce fanatisme de l'unité ? Parce que c'est l'unité qui seule redonnera au Reich la libre disposition de ce poids énorme que représente une masse de 70 millions d'Allemands. Ces derniers savent qu'entre les Alliés divisés — et ils s'emploieront à ce qu'ils le restent — il y a place pour un jeu profitable leur permettant de regagner les positions perdues.

C'est pourquoi nulle part autant qu'en Allemagne on entend spéculer sur un conflit entre l'Orient et l'Occident. Participer à une croisade anticommuniste serait la justification et comme la réhabilitation de l'hitlérisme. Sinon... eh bien, on se souvient des avantages de Rapallo et de la fameuse poignée de main Molotov-von Ribbentrop.

Du célèbre slogan hitlérien, les Allemands en sont donc déjà revenus à « un peuple, un Reich ». Quant au Führer, ce ne sont pas les candidats qui manquent.

J'ai entendu Grotewchl et Jacob Kaiser ; j'ai entendu surtout le docteur Schumacher, dont l'éloquence passionnée rappelle singulièrement celle d'Adolf Hitler. Lui aussi s'adresse aux *Volksgenossen,* le terme même dont usait le Führer. Ce socialiste, comme jadis ses devanciers Ebert et Scheidemann, n'a pas hésité à rétablir les ponts entre l'Allemagne d'hier et celle d'aujourd'hui. Dans un article malheureusement peu connu en France, il a osé écrire que sans Foch et Poincaré il n'y aurait pas eu d'Hitler, ce qui équivaut à justifier l'hitlérisme. Mais c'est aussi un impudent mensonge.

Nous ne savons que trop bien aujourd'hui que c'est précisément parce que nous avons renié le testament de ces grands Français que l'Europe a connu la guerre allemande.

C'est Schumacher qui a souligné que le potentiel de guerre du Reich est intact et qu'il se fonde sur les 70 millions de la communauté nationale.

Empêcher d'abord cette communauté de se ressouder doit donc être le premier objectif des amis de la paix. Sur ce point, Français et Américains défendent des thèses très proches l'une de l'autre. Nos Alliés ont réussi, particulièrement en Bavière, à réveiller un esprit particulariste qui n'a jamais dormi que d'un œil. Quant à nous, nous avons dans notre petite portion de Rhénanie mené une politique dont j'ai pu constater sur place les heureux résultats. Il y a une tradition rhénane, quoi qu'on en pense à Londres ! Notre influence culturelle n'est d'ailleurs pas niable dans les trois zones occidentales.

Les Russes, au contraire, favorisent l'unité politique, parce qu'ils espèrent que l'exemple des nationalisations et du partage des terres sera suffisamment contagieux pour avoir une répercussion favorable dans l'avenir. Je doute cependant qu'ils puissent se faire des illusions sur les sentiments véritables des Allemands à leur égard.

Il n'existe qu'une seule garantie vraiment efficace de la paix, c'est le contrôle permanent de la Ruhr. Les Allemands ont gardé le même potentiel humain. Ils ont une volonté farouche de revanche. A nous de leur en enlever les moyens !

CET ARTICLE TERMINE L'ENQUÊTE DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL « A TRAVERS LES QUATRE ZONES D'OCCUPATION » PARUE LES 10, 17 ET 31 MAI.

Le problème des réfugiés vient d'être l'objet d'un examen approfondi, lors d'une session spéciale au château de Gleiburg, près de Giessen.

BENOIST-MÉCHIN EST CONDAMNÉ A MORT

par A. KAMMERER

Le procès de l'ancien secrétaire d'Etat Benoist-Méchin est bien plus que le procès d'un homme, c'est celui de la politique de Vichy. C'est la confrontation de deux thèses inconciliables : celle de la collaboration avec l'ennemi, d'une part, pour obtenir des adoucissements à la défaite, et, de l'autre, celle du refus de s'incliner devant la défaite et de rejeter comme criminelle toute aide donnée volontairement à l'ennemi.

Ce procès, le plus important de ceux qui ont eu lieu, a, pour la première fois, étalé au grand jour les arguments d'un collaborateur-type dont Benoist-Méchin est le modèle parfait, à la fois conscient et déterminé.

L'accusé a représenté ainsi les possibilités d'un pays vaincu :

Faire une politique *contre* le vainqueur : il faut en avoir les moyens ;

une politique *pour* le vainqueur : c'est contraire à l'honneur ;

une politique *avec* le vainqueur : c'est lui faire les concessions qu'on ne peut éviter, mais ne les lui faire jamais gratuitement et exiger des contre-parties ; en un mot, c'est le *do ut des*.

Telle est d'après Benoist-Méchin la seule politique compatible avec les intérêts nationaux, et il a fait largement état des résultats, quelquefois substantiels, que lui ont valus ses négociations perpétuelles avec Abetz.

A cette thèse trop réaliste et qui compte pour rien les problèmes moraux et le patriotisme, le président Noguères et certains jurés ont objecté avec force que la distinction est arbitraire et subtile, car une politique *avec* l'ennemi conduit inéluctablement à une politique *pour* l'ennemi. C'est ce qui est arrivé. Cette politique est impie, car elle sacrifie l'avenir, plus important que le présent, et doit rapidement entraîner le vaincu dans le camp de l'ennemi contre l'allié, hypothèse qu'accepta parfaitement et à plusieurs reprises l'accusé.

Benoist-Méchin répond aux questions que lui pose M. Noguères, président de la Haute Cour.

Benoist-Méchin s'est défendu pied à pied, avec courage, avec une dialectique serrée que rien ne démontait, quelquefois lassante, montrant une froide rigueur calculatrice et laissant apparaître un raisonnement mathématique où le cœur et le sens national font défaut. Sa tactique a été de démontrer qu'il n'a été qu'un négociateur muni d'instructions, restant dans les limites de ses instructions, et que toute décision remontait à son chef, Darlan, lui-même couvert par le maréchal Pétain ; qu'ainsi le procès qu'on lui fait est celui de Darlan.

Homme de lettres de valeur et auteur d'un livre qui fait autorité sur l'armée allemande, Benoist-Méchin est un germaniste qui a été conquis par son sujet au point de devenir germanophile et admirateur du régime nazi et d'Hitler lui-même. Il a été entraîné chaque jour davantage dans le sillage de l'ambassadeur d'Allemagne et a sans cesse encouragé Darlan — qui n'en avait pas besoin en raison de son anglophobie — à s'engager de plus en plus dans la voie de la collaboration avec l'ennemi.

Abetz savait ce qu'il faisait, au moment de la débâcle, en faisant sortir de sa captivité militaire Benoist-Méchin, qu'il connaissait. Il réussit à en faire son meilleur agent de liaison avec Vichy, celui qui le renseignait sur les tendances des hommes politiques de l'entourage du maréchal, et qui le faisait par conviction, étant resté les mains propres.

S'étant fait des relations à Vichy, où l'on manquait de spécialistes des choses d'Allemagne, surtout de spécialistes appréciés par les autorités allemandes, Benoist-Méchin devint secrétaire général de la présidence du Conseil, sous Darlan, en février 1941.

Sa première activité au profit de l'Allemagne se place au moment de la révolte de l'Irak, en mai 1941. Le 4 mai, il conclut avec Abetz un accord, complété le lendemain par un accord militaire signé par Darlan. Aux termes de sa négociation, la seule dont il accepte la responsabilité, quoique manifestement les deux accords soient liés, il obtenait pour la France des avantages certains, l'assouplissement de la ligne de démarcation, la réduction de 400 à 300 millions de francs par jour des charges de l'occupation militaire et le retour de 60.000 à 80.000 prisonniers de guerre ayant pris part à la première guerre mondiale. Mais l'accord militaire formant la contre-partie accordait à l'Allemagne le droit d'escale à Alep pour ses avions se rendant en Irak, concession énorme, contraire au droit international et qui devait faire perdre la Syrie au gouvernement de Vichy en même temps qu'entraîner des opérations de guerre avec la Grande-Bretagne.

Le 13 mai, Benoist-Méchin accompagnait Darlan à Berchtesgaden, où ce dernier était reçu seul à seul par Hitler. De cette entrevue sortait une trahison générale des intérêts français, mais l'accusé fait observer que c'est l'acte de l'amiral et non le sien. Par contre, Benoist-Méchin fut mêlé directement aux tractations qui aboutirent à la signature du fameux protocole de Paris du 28 mai 1941, dont il reconnaît avoir été le rédacteur, sans d'ailleurs que cet acte comporte une autre signature que celle de Darlan. Par cet acte, l'entrée probable en guerre de la France contre la Grande-Bretagne était franchement envisagée. Le protocole était accompagné de trois accords par lesquels étaient livrées les bases de Beyrouth, Bizerte et Dakar à l'Allemagne.

Puis Benoist-Méchin effectua — et c'est un acte à sa charge personnelle — avec un agent allemand, le trop fameux docteur Kahn, camouflé sous un nom français, une mission à Ankara pour y obtenir le libre passage des renforts et du matériel français envoyés en Syrie pour combattre les Anglais. Il va de soi que les Turcs ne donnèrent aucune satisfaction à ces demandes.

Enfin — et c'est le plus grave — il faut citer le rôle néfaste joué par Benoist-Méchin en janvier 1942, à un moment où le gouvernement de Vichy se déclara d'accord, sous certaines conditions, pour s'unir à l'Allemagne contre les Alliés. En effet, convoqué par Abetz, qui venait de voir Hitler, le 9 janvier 1942, l'accusé s'était vu poser par lui (au nom d'Hitler, a-t-il dit, mais peut-être mensongèrement), la question suivante : La France est-elle disposée à suivre sans arrière-pensée le Führer jusqu'au bout, jusqu'à la création d'un nouvel ordre européen, à la condition préalable que soient réglées certaines questions entre la France et l'Allemagne, à savoir :

1° Modification profonde du statut franco-allemand résultant de l'armistice ; 2° définition des grandes lignes d'un futur traité de paix ; 3° étude des moyens militaires à fournir à la France pour la mettre en mesure de participer à une guerre contre les Alliés ; 4° étude d'un mode de présentation des choses pour les rendre acceptables à l'opinion.

La raison de cette offre était le recul de l'armée Rommel vers la Tunisie.

Benoist-Méchin se rendit aussitôt à Vichy. D'actifs conciliabules se produisirent entre le maréchal Pétain, Darlan et quelques ministres ; ils aboutirent à des décisions gouvernementales *secrètes* de première importance, dans lesquelles se trouvent compromis aussi Bouthillier, Pucheu, Moysset, Barnaud et Lehideux. Les propositions allemandes furent acceptées. Benoist-Méchin repartit donc pour Paris, où il vint apporter l'approbation des propositions allemandes. La France acceptait aussi de ravitailler l'armée allemande de Libye à travers la Tunisie, et, pour le cas où Rommel serait obligé de refluer dans le Sud-Tunisien, les forces françaises combattraient côte à côte avec les Allemands contre les poursuivants britanniques. Abetz fut enchanté et rédigea, conjointement avec l'accusé, un télégramme au Führer ; il en envoya un autre, qui a été retrouvé dans ses papiers et qui n'est d'ailleurs pas en contradiction avec ce qu'en a dit Benoist-Méchin. Puis l'affaire traîna, malgré les lettres de rappel de l'accusé ; c'est que la situation de Rommel s'était rétablie et que le Führer n'avait plus autant besoin de Vichy.

D'autres questions ont été soulevées, notamment la fondation, par l'accusé, de la Légion tricolore, mais ses explications ont permis d'admettre qu'il poursuivait par là la suppression de la Légion des volontaires, qui constituait un régiment allemand et non une unité française.

Bien que le président eût relevé avec impartialité que l'accusé ne s'est enrichi d'aucune manière, le jury n'a retenu en sa faveur aucune circonstance atténuante et a prononcé contre lui la peine de mort, avec dégradation civique et dépens.

BIJOUX BERBÈRES

UNE originale exposition, organisée à la Galerie Christofle avec le concours du Service des métiers et arts indigènes, vient de présenter aux Parisiens quelques-uns des plus beaux spécimens de l'orfèvrerie berbère. Poignards incrustés, boîtes à poudre, bagues, parures d'or et d'argent, tous ces joyaux attestent l'habileté des artisans berbères, qui depuis des siècles savent avec talent et adresse tirer du fer, du cuivre et des métaux précieux les éléments d'un art remarquable. Une grande partie des pièces exposées provenaient de la mission de M. Besancenot, qui organisa l'exposition et qui parcourut récemment le Maroc, où il rencontra des pièces intéressantes parmi les tribus de la vallée de la Drâo (*en haut à gauche*), du Tafilalet (*en haut à droite*) et chez les Zaïans (*en bas*).

Phot. N. Y. T.

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

AUTOUR DE SAINT-EXUPÉRY

Je ne serais pas surpris que les livres de Saint-Exupéry, avec les défauts qu'ils ont, du point de vue spécifiquement littéraire, et avec leurs vertus profondes dans l'ordre humain, soient appelés à prendre une place de plus en plus importante parmi les grandes œuvres de notre siècle. Dès longtemps, ils ont retenu l'attention et suscité l'estime des plus grands esprit. Il est significatif qu'aujourd'hui Saint-Exupéry soit l'objet d'intéressants travaux de la part des essayistes. M. R.-M. Albérès a publié récemment sur lui tout un ouvrage. (*Saint-Exupéry*, à la Nouvelle Edition.) Et voici qu'un volume lui est consacré, dans les cahiers de *Confluences,* avec le concours de plusieurs écrivains de diverses générations et de milieux intellectuels fort différents.

M. Albérès dit de Saint-Exupéry : « Le seul écrivain français depuis trente ans chez qui le doute, l'impuissance et l'angoisse s'effacent devant le courage et les certitudes n'est pas un écrivain de profession. » Voilà qui situe en quelques mots une œuvre unique en son genre. Mais on se tromperait beaucoup si on reléguait de ce fait Saint-Exupéry dans le canton anecdotique et documentaire où se rangent le plus souvent les écrivains du voyage, du sport ou de la vie au grand air. « Je suis un aviateur », répondait Saint-Exupéry aux enquêteurs. Ce qu'il n'ajoutait pas, mais ce que toute son œuvre exprime profondément, c'est qu'il tirait de ce métier et de cette aventure un humanisme.

Voilà le mot qu'il faut prononcer à son sujet. M. René Tavernier le dit dans sa préface au cahier de *Confluences*. Le nom d'Antoine de Saint-Exupéry s'impose à nous si l'on songe « à cet humanisme moderne, si différent du traditionnel compromis entre christianisme et culture gréco-latine ». Je ne crois d'ailleurs pas que cela soit si différent. Plutarque n'a pas menti. La sagesse authentique garde ses lois, et l'héroïsme, sa valeur irremplaçable. Le problème est plutôt celui-ci. Les techniques nouvelles sont devenues si nombreuses, si importantes, si redoutables, que le destin de l'homme en est inquiété et que la valeur humaine elle-même semble parfois remise en question. C'est comme si une crise de l'homme s'ouvrait, dans le chaos qui résulte de ses propres inventions. Alors, on est tenté de croire que le vieil humanisme a fait faillite, comme cela semble indiqué dans le propos de René Tavernier. N'est-ce pas plutôt l'homme qui lui est infidèle ? L'homme moderne éprouve une sorte d'impuissance à raccorder aux conditions nouvelles de la vie les lois de l'humanisme, qui perdraient toute valeur si elles ne défiaient pas les vicissitudes temporelles par leur éternelle vérité. L'homme, doutant de l'humanisme, en vient à douter de lui-même.

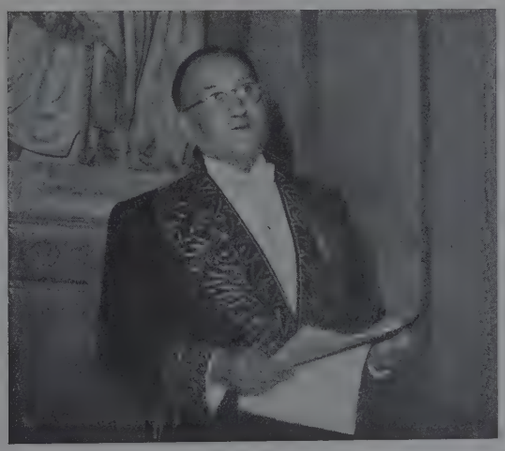
C'est ce doute que la méditation de Saint-Exupéry a le pouvoir d'écarter. Cet aviateur est un homme qui pratique intensément une de ces étonnantes techniques par lesquelles la vie de l'homme se sent exaltée en même temps qu'elle craint d'en être noyée. Mais, loin de céder à cette effrayante puissance, il en fait un adversaire auquel l'homme mesure sa valeur, et contre lequel il fortifie sa réalité. Ces inventions du génie humain, qui envahissent notre siècle de quelques bienfaits et d'immenses ravages, ont paru quelquefois diaboliques. Saint-Exupéry les promut au rôle de l'ange, pour renouveler contre elles la lutte de Jacob. Il sauve le sens de la vie humaine en la jetant dans ce combat. L'homme moderne, avant lui, se demandait si le monde terrible né de ses inventions n'exprimait pas la faillite de son génie. Saint-Exupéry lui rend l'honneur d'être l'homme, roi fragile, mais roi quand même, au sein des forces de l'univers. C'est tout le sens de son œuvre, au fond. Quand il a raconté l'aventure de son ami Guillaumet, qui, perdu dans les Andes, marcha cent cinq heures à travers la neige et la montagne pour se sauver, il a insisté sur les premières paroles que le naufragé lui ait lancées quand ils se revirent : « Ce que j'ai fait, je te jure qu'aucune bête ne l'aurait fait. » Saint-Exupéry ajoutait : « Je ne sais pas s'il y a rien de plus beau que ce cri de l'homme fier d'avoir surpassé les bêtes les plus endurantes de l'hiver et de la montagne. »

Cette valeur propre de l'homme, Saint-Exupéry l'a cultivée avec exigence, et d'abord avec une honnêteté rigoureuse. Ses premiers livres, *Courrier Sud* et *Vol de nuit,* honorent la soumission de l'homme à un devoir. Mais Saint-Exupéry n'expose là-dessus rien de grandiloquent. Il y a chez lui un réalisme moral qui fuit tout ce qui n'est pas authentique. Il a dit à ce sujet : « Il faut un devoir abstrait et absolu pour exiger d'un homme un sacrifice permanent. Il faut que ce devoir soit abstrait, qu'il n'ait rien d'explicite, pour être à la mesure de la dignité de l'homme qui s'y soumet : on ne peut pas exiger d'un pilote qu'il s'expose à la mort pour le succès d'une entreprise ou pour la satisfaction d'un chef. Non : on monte en avion au milieu de la nuit, même si le temps est à la brume ou à l'orage, parce qu'on doit prendre le départ à cette heure-là. Un point, c'est tout. Il faut que ce soit ainsi. »

Ce courage d'affronter la mort, Saint-Exupéry l'a éprouvé à tous les sens du mot. C'est-à-dire qu'il en a fait l'expérience à plusieurs reprises : mort par noyade, un jour qu'il était tombé d'avion dans la mer; mort par la soif dans le désert de Libye; mort dans les débris d'un avion qui s'était écrasé au sol en prenant le départ. Et puis il a éprouvé la résistance de la vie à la mort, comme on fait l'épreuve d'un ressort d'acier en le pliant jusqu'au point le plus proche de la rupture. En ces instants où il s'est trouvé aux frontières de la mort, il a porté sur sa vie en suspens l'attention d'une conscience passionnée par le secret de cette vie. Il s'est demandé ce qui rattache l'homme à la vie, dans le moment où celle-ci est sur le point de lui échapper. Je lui ai entendu dire : « Je ne crois pas à l'instinct de conservation. Je ne crois même pas à l'héroïsme dans l'absolu. Le mépris de la mort au delà de certaines réalités vivantes, c'est l'acceptation de la mort dans la passivité. » Il savait, pour y être passé, qu'un corps humain dont la mort a commencé de triompher est plus tenté de lui céder que de réagir. Donc, il avait acquis la conviction — on peut dire expérimentale — que le ressort de la vie en l'homme n'est pas dans sa nature physique.

Où se trouve-t-il alors ? Nous touchons ici à la vérité centrale de Saint-Exupéry, celle qui commande la plus belle partie de son œuvre. De son expérience, de celle de ses camarades, il a tiré un acte de foi dans la force du cœur de l'homme. Ce qui retient l'homme à la vie et lui donne éventuellement le pouvoir de repousser la mort, c'est, pense Saint-Exupéry, le trait d'union de *sa* vie avec *la* vie, avec autre chose qui doit continuer de vivre en liaison avec lui. C'est la pensée de sa femme ou de son enfant ; ou bien la pensée de sa tâche, le courrier par exemple pour un pilote de ligne, l'œuvre commune pour laquelle un certain nombre de vies sont liées dans le même engagement. Donc, l'homme qui tient tête à la mort, alors que la mort est déjà plus qu'à moitié victorieuse, ce n'est pas pour lui-même qu'il sauve sa vie : il serait bien plus facile de se laisser mourir ; c'est parce qu'il veut sauver les autres. Et c'est en partant de cette vérité que Saint-Exupéry a développé son grand thème de *Terre des hommes* : que le sens de la vie est dans les relations humaines ; que celles-ci sont les vraies richesses de l'humanité.

M. Albérès ne craint pas de dire que l'humanisme de Saint-Exupéry retrouve là une sorte de religion. « Ainsi s'édifie la cité de l'homme. Non pas cité du bonheur, mais révélation du plus haut miracle de la vie : affirmation éperdue de finalité et d'amour en face du monde inorganique. » Et l'essayiste de comparer cette communion humaine à la communion des saints dans le christianisme. Il ajoute : « Est-il au cœur de la cité un roi secret qu'ignorerait l'homme, un dieu personnel qui nous attend au terme de la construction ? Saint-Exupéry n'en parle pas, et pourtant son humanisme reste préformé par son éducation religieuse. Ce dieu secret n'est pas lointain ; il s'est incarné en chacun de nous. » N'allons pas plus loin dans des approximations qui risqueraient d'être excessives. Mais faisons appel à la formule de Baudelaire pour dire que l'humanisme réaliste de Saint-Exupéry a poussé très avant la reconnaissance et le culte de *l'infini que nous portons en nous.*



M. Etienne Gilson a été reçu par M. Pasteur Vallery-Radot a l'Académie française, ou il remplace M. Abel Hermant, qui avait été exclu par suite de son attitude durant l'occupation.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

LE PRINCE D'AQUITAINE

Au théâtre de la Michodière, M. Marcel Thiébaut vient de subir la redoutable épreuve de la seconde pièce. Ses débuts d'auteur dramatique avaient été accueillis, l'an dernier, avec faveur. On s'était plu à saluer en *Doris* une œuvre riche des plus prometteuses qualités, et qui tendait à rénover un genre fâcheusement tombé en désuétude, celui de la comédie de caractère. Il était permis d'espérer

SOPHIE DESMARETS ENTRE JEAN-PIERRE KERIEN ET DANIEL LECOURTOIS, DANS « LE PRINCE D'AQUITAINE ». Phot. Bernand.

qu'avec *le Prince d'Aquitaine* M. Marcel Thiébaut pousserait dans le même sens, qu'il y préciserait sa position et assurerait une neuve maîtrise. Prenons-en notre parti : *le Prince d'Aquitaine* ne vaut pas *Doris*.

De toute évidence, la conception initiale de la pièce était encore celle d'une comédie de caractère, et les meilleurs moments de ses trois actes sont ceux où l'auteur s'est appliqué à cerner de près la psychologie assez frappante et représentative de son héroïne. Celle-ci, qui a nom Loulou, atteint la trentaine. Elle a été mariée, a divorcé au bout de quelques mois, a connu ensuite deux aventures dont elle n'a retiré que déception. Elle écrit des poèmes et peint à ses heures; elle est séduisante, lucide, spirituelle et affligée sans doute de certains troubles endocriniens, propres à expliquer ses variations d'humeur, son instabilité sentimentale. Elle a toujours rêvé de « vivre un grand amour », de rencontrer ce ténébreux « prince d'Aquitaine » à qui Gérard de Nerval prêta son âme douloureuse. Mais le prince tarde à se manifester, et Loulou s'étourdit dans la société d'une bande d'hurluberlus, sûr l'intelligence desquels elle ne nourrit aucune illusion, mais qui l'amusent. Or, au lever du rideau, elle est en froid avec « la bande », ce qui explique qu'en plein mois d'août elle n'ait pas quitté la villa de Saint-Cloud, où elle vit avec son frère, le docteur Mégret, et son oncle, vieil épicurien sceptique, plein d'indulgence pour les faiblesses féminines. Elle s'ennuie à périr, quand se manifeste un de ses amis d'enfance, Robert Decourdetoche, qu'elle n'a pas vu depuis des années et qui à brûle-pourpoint lui demande sa main. Comme elle traverse une période de dépression, que Robert possède une maison à la campagne et que son imagination colore sur-le-champ sa vie avec lui des plus brillantes couleurs, elle accepte. Ils se reverront le lendemain pour régler définitivement leur avenir.

Malheureusement pour Robert, le frère de Loulou a invité à dîner un écrivain, Philippe de son prénom; le docteur est appelé inopinément au chevet d'un malade; Philippe, resté seul avec Loulou, se met en valeur auprès de la jeune femme en lui parlant de ses voyages et aussi en confectionnant pour elle plusieurs cocktails, tant et si bien que la versatile créature, sans attendre le dîner, fuit en auto avec lui.

Quinze jours plus tard, nous retrouvons Loulou et Philippe en Dordogne, dans la maison champêtre de l'historien (car Philippe écrit des livres d'histoire, et Loulou en a été quelque peu défrisée). Elle demande à son amant de l'emmener au Portugal; il louvoie, car il doit d'abord terminer un livre en cours. Déjà la jeune femme commence à rêver d'un ami de Philippe, que chacun appelle Tony, et qui lui apparaît comme le plus aimable fantisiste qui soit. Quand l'oncle et le frère médecin arrivent, croyant assister à des fiançailles, non seulement Loulou n'y pense plus, mais, Tony survenant, elle découvre en lui l'ami d'enfance agréé, puis délaissé, Robert Decourdetoche. C'est Robert qu'elle aime décidément. Pas pour longtemps, car ce Robert, qu'elle croyait l'être le plus sentimental du monde, n'était timide qu'avec elle et s'est fait une solide réputation de don Juan. Il suffira qu'une amie de « la bande » survienne et lui trace l'attirant portrait d'un jeune Anglais pour qu'elle coure à ce nouveau mirage. J'allais oublier de signaler une certaine nostalgie de pureté qui entre au cœur de Loulou par le truchement d'un autre personnage : la petite Ketty, aimable adolescente amoureuse de Philippe et éprise d'absolu. Quel que soit le côté vers quoi elle se tourne, l'inassouvissement restera son lot. Entre le rêve et la vie, il n'y a pas pour elle d'accord possible.

Cette esquisse à larges traits montre que M. Marcel Thiébaut aurait pu faire de sa pièce une comédie de caractère s'il avait su résister à la tentation d'un dialogue brillant, léger, mousseux. Au pittoresque, à la fantaisie agréable, mais superficielle, il a sacrifié l'analyse. Dommage ! Mais je suis sûr que M. Marcel Thiébaut ne s'en tiendra pas là.

On n'a, dans l'ensemble, que des louanges à décerner aux interprètes. Mme Sophie Desmarets est toute intelligence et séduction. M. Daniel Lecourtois a fait preuve de son habituelle aisance, contrariée peut-être par des effets un peu appuyés. Quant à Jean-Pierre Kerien, Léon Walther, Jean Gobet et Claire Duhamel, ils ont tenu leur rôle respectif avec la plus aimable autorité.

LA MUSIQUE

par ROBERT KEMP

LOHENGRIN

QUAND, le 3 mai 1887, Charles Lamoureux donna la première de *Lohengrin* à Paris, une tempête s'éleva. Des hommes en blouse blanche — on n'a jamais su le pourquoi de cet uniforme — hurlaient vaillamment. On appela cela le complot des « marmitons ». J'ai bien connu Eugène Diaz, qui se vantait, jusque dans ses vieux jours, d'avoir organisé ce détestable tumulte contre « Monsieur Vagnier », comme il disait. Fils du peintre des sous-bois et des mares miroitantes, du grand Narcisse, il a composé la *Coupe du roi de Thulé* — qui l'emporta, en 1867, au concours du Théâtre lyrique, sur le *Fiesque*, de Lalo — et un *Benvenuto*, dont le grand air est encore populaire. Sa haine envers « Monsieur Vagnier » et sa musique m'inspiraient de l'horreur. J'ai vécu une période de ferveurs wagnériennes. Alors, *Lohengrin* était bon pour les commençants. Il fallait passer par *Tannhaüser* et lui pour s'élever aux *Maîtres*, à *Tristan*, à la *Tétralogie* et à *Parsifal* ; mais on ne s'y attardait guère. Peu s'en fallait qu'on ne sourît de cette longue romance, de cette chaîne de chants, mielleux, moelleux; de tout ce blond et de tout cet azur... L'autre soir, j'écoutais les bravos enthousiastes de toute la salle. Que de jeunes oreilles pour qui *Lohengrin* retrouvait sa fraîcheur, son printemps !... J'étais heureux de cette joie. *Lohengrin* est une partition divine. Notre fanatisme pour le « système » intégral, pour l'opiniâtre tricotage de leitmotiv, dans les œuvres postérieures, nous rendait impies envers elle. Sans doute, elle n'atteint pas aux sublimités de *Parsifal*. Mais elle a un élan continu, une innocence, une spontanéité mélodique dont l'enchantement est indicible. Les chœurs, toute la partie décorative, les chœurs qui saluent l'arrivée du chevalier au cygne, le cortège qui accompagne Elsa vers l'autel, la sublime scène finale ont un brillant, une ampleur, des tons dorés, pour ainsi dire, dont l'ouïe se régale, comme l'œil devant les plus belles fresques de Mantegna et de Giotto. La vulgarité menace, de loin en loin; la mélodie s'arrondit trop flatteusement. Mais le coloris orchestral ne cesse jamais d'être noble et splendide. Ce qui, dans *Lohengrin*, annonce les trop longs dialogues de la *Tétralogie*, je veux dire les duos de Frédéric et d'Ortrude, d'Ortrude et d'Elsa, malgré la vigueur et la déclamation et la sombre beauté des thèmes, c'est cela qui a le plus vieilli. Le lyrisme survit au dramatique. Ce sont aussi quelques gentillesses trop câlines — mais bien charmantes encore...

Le duo des nouveaux mariés a toujours été accusé d' « italianisme ». Mais ce ne sont pas des italianismes : j'y reconnais (maintenant) des puérilités exquises, à la manière de Schubert ; et ces « fleurs bleues », qui, jadis, poussaient dans la vieille Allemagne, et y sont depuis longtemps grillées. En somme, la soirée fut belle. Nous avons, au *Prélude* sublime, au cortège, au récit du Graal, retrouvé nos émotions d'autrefois.

Pendant le *Prélude*, j'y suis « allé de ma larme » ; et je n'en ai pas honte.

On l'a donc bien joué ? Merveilleusement ! Mon amitié, ces derniers temps, a été fort grondeuse envers l'orchestre de l'Opéra ! Il a été admirable de plénitude, de majesté, d'expression. Et les chœurs — scéniquement ridicules, imperfectibles, il faut s'y résigner — ont chanté avec une vigueur saisissante. Enfin, le chef, M. Fourestier, qui jouait une partie difficile, car on avait espéré que M. Klemperer, justement admiré, prendrait la baguette, et le public était déçu, a conduit avec une sûreté et un goût exceptionnels. On ne peut détailler mieux le *Prélude*, je le répète... Comme il arrive des œuvres trop connues, trop jouées — et aussi des livres trop lus — on y cherche la petite bête. Je veux dire qu'on creuse dans l'épaisseur du contre-point pour faire ressortir des parties secondaires et découvrir des chants importants là où, peut-être, il n'y a que des lignes de soutien. Ce faisant, on rajeunit le texte assez artificiellement... Mais je ne gâterai pas plus loin mon plaisir.

Les grandes voix ? Mme Hoerner, de fière allure, a fait preuve d'une rare vaillance et d'un style pur. M. Jobin, dont le timbre métallique m'avait d'abord fait grimacer, a chanté avec une autorité, une articulation dignes de Van Dyck l'air du Graal. J'ai noté cependant avec épouvante que ces deux artistes, dans les demi-teintes, s'écartaient imper-

ceptiblement de la note vraie... J'emploie des euphémismes. Allons-y carrément : l'adieu au cygne, le rêve d'Elsa n'étaient pas des modèles de justesse... Au contraire, M. Nougaro (Frédéric) et M. Froumenty (le Roi), deux organes solides — M. Nougaro a le baryton étoffé d'un Noté — ont été impeccables. Et Mme Gilly, énergique.

Reste la mise en scène... C'est par le nombre des guerriers et des dames qu'on nous en impose... Mais les groupements sont restés ce qu'ils furent toujours. D'une géométrie élémentaire... Gestes timides. Défilés « communautaires », où pas un, pas une ne vit d'une vie personnelle. Une armée de figurants, une cour de mannequins. Et ces coups sur les boucliers...

Les décors — d'un âge avancé — sont d'une coloration assez laide, et les costumes aussi.

Quelle rivière ! Quels massifs ! Quels remparts ! Quelle église !... Les yeux clos, seulement, nous retrouvions toutes les beautés, ou peu s'en faut, de *Lohengrin*.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

LE SILENCE EST D'OR

Les abonnés de *France-Illustration littéraire et théâtrale* qui n'auraient pas encore eu l'occasion de voir *le Silence est d'or* ont eu du moins le privilège de lire le scénario dans leur numéro du 15 mai. Il serait présomptueux de ma part de leur apprendre ce qu'ils doivent en penser et de prétendre substituer mon jugement au leur. Un curieux problème se pose, de ce fait, avec une acuité toute nouvelle : que représente exactement un scénario dans un film ? Ou, d'une manière plus précise, qu'est-ce que la réalisation ajoute aux répliques et aux indications de jeux de scène que le scénario a prévues ?

Nous nous trouvons, en l'espèce, en présence d'un cas limite, puisque René Clair a à la fois écrit et mis en scène son film. Il n'avait donc jamais à transmettre à un tiers ses intentions, qui lui étaient bien connues. De là la sécheresse voulue du commentaire qui accompagne le dialogue.

Je me bornerai à parler ici des éléments qui n'apparaissent pas dans le texte imprimé. Le plus important sans doute consiste dans l'introduction de thèmes chers à René Clair : la romance populaire débitée par les chanteurs des rues et les violonistes des terrasses, les mansardes où l'on rêve à vingt ans, la poésie qui naît des décors et de la machinerie, au studio comme au théâtre, le ridicule compassé des cérémonies officielles. Rien de tout cela n'est présent dans le dialogue (à quoi bon dire ce qu'il est possible de montrer ?) ni ne figure dans le reste du texte. Pourtant, René Clair a conçu son intrigue en fonction de ces scènes, où il excelle.

Le second élément vient des acteurs. Sans doute il est possible de se faire une idée satisfaisante de M. Emile, mais que ne lui apportent pas l'autorité, la prestance, la bonne humeur de Maurice Chevalier ? La mimique avec laquelle il interroge ses traits dans un miroir, quels mots pourraient la rendre ? La lecture de ce qu'il dit et de ce qu'il fait nous permet d'imaginer M. Emile, mais quand nous avons vu Maurice Chevalier jouer le personnage à l'écran, nous le connaissons aussi bien qu'un ami de toujours. De même, c'est très facile de dire que la jeune fille est jolie et charmante. C'est même trop facile, et les écrivains ont depuis si longtemps abusé de ces qualificatifs que ceux-ci ne nous font plus le moindre effet. (Exactement comme nous ne croyons plus l'ami qui, chaque semaine, déclare qu'il a découvert une beauté ravissante, à laquelle il ne prêtera plus attention huit jours après.) Mais Marcelle Derrien est une vraie jeune fille, elle est réellement jolie et elle a un charme incontestable. Ce sont des évidences qui s'imposent aux yeux et auxquelles nous accordons inéluctablement plus de crédit qu'aux mots, dont nous sommes payés pour savoir qu'ils ne correspondent pas toujours à la réalité.

Et la photographie... voilà aussi ce que ne peut prévoir le scénario le plus complet. Une fillette en costume de mi-carême traverse une rue : cette indication nous laisse froid. Et pourtant c'est d'elle qu'est née la première image du film, qui suffit à nous introduire dans l'univers de 1905, si proche et si lointain à la fois, si poétique jusque dans ses ridicules.

Enfin vient la musique. Tout au long de la bande circule en leitmotiv une chanson. On entend un couplet par ci, quelques mesures par là, jamais elle ne vient tout entière en hors-d'œuvre. René Clair a composé les paroles et Georges Van Parys, la musique. Les unes comme l'autre contribuent à faire revivre l'atmosphère du début du siècle, comme les autres airs du même compositeur, qui se fredonnent de temps à autre dans le film sans jamais venir en interrompre le rythme. Sous leur apparence de facilité et sous leur pittoresque d'époque, ils réussissent à faire naître une nostalgie envoûtante, celle d'un âge d'or où tout était facile, où tout s'arrangeait, où les amours étaient heureuses et où une gentillesse générale préservait la sentimentalité d'être jamais vulgaire. Par ailleurs, notons l'adresse avec laquelle l'intervention de la musique se trouve toujours justifiée par l'action, de sorte qu'il n'y a pas une seule mesure de musique de scène en dépit de l'importance de la partition.

Ce ne sont là, pourtant, que les plus importants facteurs qui contribuent à la réussite de cette œuvre d'art, et il y en aurait bien d'autres à citer : les décors, les seconds rôles, l'enregistrement du son, que sais-je encore ? Et, pourtant, ils n'existent qu'en raison du scénario, réduit à sa plus simple expression. Et c'est, en dernière analyse, la valeur de celui-ci qui est à l'origine de tout ce qu'il y a de valable dans *le Silence est d'or*.

François Périer, qui a un peu trop bu, fait d'amers reproches a Maurice Chevalier, dans « le Silence est d'or ». Phot. Pathé-R. K. O.

LA RÉSURRECTION DU ZOO DE CLÈRES

Au château de Clères (ci-dessus), M. André Marie, garde des Sceaux, a présidé la réouverture du célèbre zoo (en haut à droite), puis visité avec M. Delacour les nouvelles installations (à droite).

PENDANT vingt ans, les collections vivantes d'oiseaux et d'animaux de parc réunies à Clères par M. Jean Delacour avaient été les plus riches du monde. En février 1939 l'incendie détruisit livres et œuvres d'art, mais les habitants du parc demeuraient sains et saufs.

L'invasion et le bombardement de juin 1940 causèrent d'énormes dégâts. Beaucoup de bêtes furent tuées ; d'autres s'échappèrent. Peu à peu, l'occupation acheva l'œuvre de destruction. Les derniers animaux du parc furent massacrés à la mitrailleuse, la veille de la libération.

M. Delacour, qui est maintenant inspecteur des Refuges zoologiques du gouvernement des Etats-Unis et attaché au Muséum d'histoire naturelle de New York, prit immédiatement des mesures pour la réfection et le repeuplement du parc. M. F. Fooks, son directeur anglais, revint aussitôt reprendre les fonctions qu'il occupait depuis 1920. Grâce à l'aide du directeur du Museum national, le professeur A. Urbain, divers animaux furent amenés du Zoo de Vincennes. Plusieurs établissements publics et des éleveurs anglais et américains firent eux aussi des dons. Les travaux de remise en état furent poussés vigoureusement. Aujourd'hui le parc de Clères a repris son aspect d'avant guerre. Certes, les collections d'animaux et d'oiseaux n'ont pas encore atteint leur ancien niveau. Mais, dès maintenant, le vieux parc romantique a repris son animation. Les bêtes sauvages évoluent sous les grands arbres et, de nouveau, des cris exotiques sortent des fourrés et des roseaux du bord du lac.

Le dimanche de la Pentecôte de 1947, M. André Marie, garde des Sceaux, accompagné des autorités régionales et locales, des consuls des Etats-Unis et de Grande-Bretagne, du professeur Urbain, de représentants des sociétés scientifiques d'Angleterre, de Belgique et de France, est venu rouvrir le parc zoologique de Clères, en présence de son créateur, récemment arrivé de New York pour cette émouvante occasion.

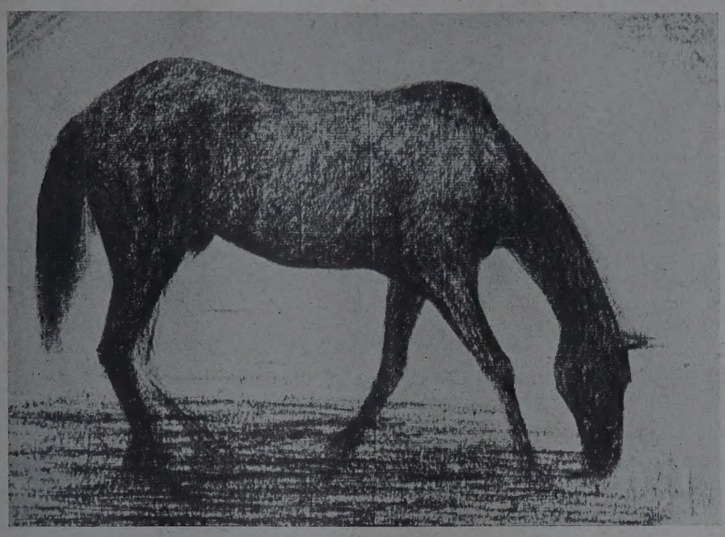
Quelques-uns des nouveaux pensionnaires : l'antilope cervicapre, le wallaby et la grue antigogne des Indes.

Photographies *France-Illustration.*

PETITES CHRONIQUES

LA VENTE FÉNÉON

La plus importante des ventes Fénéon, que nous avions annoncée comme le plus grand événement artistique de la saison, a tenu toutes ses promesses. Elle a produit, sous le marteau de Me Alph. Bellier, environ



Le Cheval noir, *dessin au fusain par Seurat, adjugé 215.000 francs par Me Alph. Bellier (experts : MM. Schœller et Bignou) dans la vente Fénéon.*

12 millions, ce qui représente au total plus de 28 millions, si l'on y ajoute les deux ventes antérieures, les achats directs des musées nationaux et les frais et taxes. Il y aura encore deux ventes avant la fin de la saison, la prochaine, consacrée à l'art nègre et la dernière, composée surtout de dessins néo-impressionnistes.

Cette collection, que l'on peut estimer d'ores et déjà à plus de 30 millions, n'avait cependant presque rien coûté à Félix Fénéon, qui fut jusqu'à sa première vente, en 1941, un « économiquement faible » et qui vivait très chichement au milieu de ses trésors.

Seurat lui-même, dont les trois œuvres principales, *le Cirque, les Poseuses* et *le Dimanche à la Grande-Jatte,* valent aujourd'hui plusieurs dizaines de millions, fut toujours pauvre, et les dessins et pochades qu'il donna à Fénéon n'avaient alors aucune valeur marchande. Quand, après sa mort, Fénéon fut chargé de procéder à l'inventaire de son œuvre, les dessins qu'il accepta en paiement de son travail à défaut d'argent étaient encore peu demandés.

Actuellement, la rareté des œuvres de Seurat, réunies dans quelques mains seulement, est connue dans le monde entier, de sorte que les prix de la dernière vente n'ont pas surpris les spécialistes : 1 million 300.000 francs pour une toile (32×40), *la Banlieue* (deux murs clairs et une cheminée d'usine) ; 310.000 francs pour un dessin au crayon et au fusain (32×24) de *Au crépuscule* (un couple en silhouette). Les plus modestes dessins ont fait de 68.000 à 215.500 francs, les études à l'huile, la plupart sur panneaux et de très petites dimensions, de 170.000 à 505.000 francs.

A. F.

LE TRAIN-EXPOSITION DE LA JEUNESSE

MM. Pierre Bourdan, Jules Moch et le général de Lattre de Tassigny viennent d'inaugurer un train-exposition de la jeunesse, qui partira dans quelques jours pour un long circuit en France et à l'étranger. Le but de cette exposition, dont on ne saurait trop louer le goût avec lequel elle a été réalisée par une équipe de décorateurs et la maîtrise et les ouvriers de l'atelier de la S. N. C. F. de Levallois, est de faire connaître quels sont les problèmes devant lesquels se trouve la jeunesse et quels sont ses désirs. Des dioramas et des panneaux qui savent n'être pas ennuyeux indiquent quelle est aujourd'hui la situation des jeunes dans les divers pays alliés, tandis que, dans un wagon aménagé en salle de cinéma, des films éducatifs sont présentés aux visiteurs. Enfin, une librairie, un bureau de renseignements et un bar, où ne sont servis que des jus de fruits, complètent cette exposition, qui ne manquera pas d'être accueillie partout où elle sera présentée avec le succès qu'elle mérite.

COURRIER MUSICAL

Une fastueuse quinzaine

On est prodige à tout âge, et, depuis le chef d'orchestre enfant jusqu'au phénomène vocal de la Scala de Milan, nous venons, en quinze jours à peine, d'assister à une succession de prodiges.

A neuf ans, Pierino Gamba dirige en maître : sa précision, son autorité, ses connaissances techniques — intuitives ou précocement acquises — ont transporté l'auditoire et — qui plus est — émerveillé les musiciens de l'orchestre, juges infaillibles en la matière.

Prodige d'une autre espèce que la sublime tragédienne lyrique italienne Ebe Stignani. Lily Pons, avec quelques erreurs de style, quelques notes incertaines, reste l'unique Lily Pons : la souplesse des vocalises, la fraîcheur de l'aigu, la grâce des attitudes gardent sur nous tout leur pouvoir de séduction. Il y a moins de bien à dire des transcriptions d'orchestre du *Clair de lune,* de Debussy, et des *Roses d'Ispahan* qu'appauvrit l'instrumentation de Kostelanetz, chef très honorable, par ailleurs. Il nous reste à citer deux splendides violonistes : l'un, Benno Rabinoff, découvert récemment aux Etats-Unis par Jacques Thibaud ; l'autre, Milstein, de retour après dix ans d'absence. La virtuosité diabolique du premier, ses chaudes sonorités, sa puissance évoquent toute la légende d'un Paganini. La race, les élans fougueux, la prestigieuse technique, la perfection rythmique du second le désignent pour prendre ici sa place dans le rang des prodiges, en attendant qu'il trouve bientôt la première dans le cortège international des grands solistes.

L. Maurice-Amour.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye, MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE CARMINE
51, r. de Seine - DAN. 91-10
LAUZERO
PEINTURES

LANCER LÉGER
MAGAZINE
NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE DE LA PÊCHE SPORTIVE
DES CONSEILS - DES ILLUSTRATIONS
EN VENTE CHAQUE MOIS CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL
LE N° 30 Frs. ABONN[t] : 300 Frs
DIRECTION : 59, RUE LA FAYETTE - PARIS

NOUVEAUTÉ
LOUIS GUIMBAUD
En Cabriolet vers
L'ACADÉMIE
Un vol. ill. : 180 fr.
GRASSET

BRILLANTMONT LAUSANNE (Suisse)
INSTITUTION pour JEUNES FILLES
désirant bénéficier des avantages d'un séjour en Suisse. Langues, Arts, Musique, Cours commerciaux.
ENSEIGNEMENT MÉNAGER :
Toutes branches activité féminine selon méthodes les plus modernes. Tous sports d'hiver et d'été. Situation unique. Les plus hautes références : France, Angleterre, États-Unis.

MARC CHADOURNE
LA CLÉ PERDUE
ROMAN
avec un frontispice de BERMAN
Collection " ORIGINALES "
1.000 ex. num. sur " surfine " Johannot
780 fr.
PLON

LE QUATRIÈME NUMÉRO DE
France ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
PARAITRA LE 15 JUIN
Sommaire :
L'ENLÈVEMENT D'EUROPE
Fantaisie poétique de Jules SUPERVIELLE
JE VIENDRAI COMME UN VOLEUR
Nouvelle inédite de Marcel THIRY
LA ROUTE AU TABAC
Pièce en trois actes de J. KIRKLAND
Adaptation française de Marcel DUHAMEL

MAURICE PALÉOLOGUE
de l'Académie française
AU QUAI D'ORSAY
A LA VEILLE DE LA TOURMENTE
JOURNAL 1913-1914
250 fr.
RICHARD MC MILLAN
MIRACLE EN MÉDITERRANÉE
Traduit de l'anglais
180 fr.
PLON

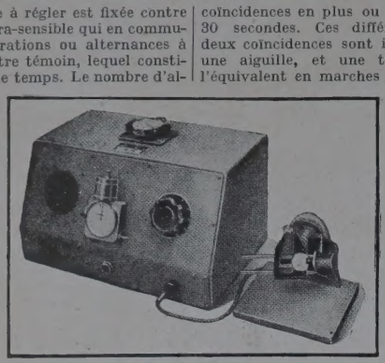
JUL 15 1947

Echos et Nouveautés de

LE RÉGLAGE AUTOMATIQUE DES MONTRES

UNE des curiosités de la 31e Foire de Paris fut sans conteste la machine à régler les montres automatiquement, exposée et en fonctionnement au stand de l'Horlogerie M. P., 8, place de la Madeleine à Paris.

La montre à régler est fixée contre un micro ultra-sensible qui en communique les vibrations ou alternances à un chronomètre témoin, lequel constitue la base de temps. Le nombre d'alternances à l'heure du balancier de ce chronomètre est de 17.880 au lieu de 18.000.



Dans ces conditions, une montre dont la marche est exacte donnera des coïncidences toutes les 30 secondes, tandis qu'une montre faisant des écarts de marche donnera des coïncidences en plus ou en moins de 30 secondes. Ces différences entre deux coïncidences sont indiquées par une aiguille, et une tabelle donne l'équivalent en marches diurnes.

D'autre part, le micro enregistreur étant monté sur un bras articulé permet d'effectuer cette véritable auscultation de la montre dans la position horizontale et verticale, et de déterminer ainsi les variations de coïncidences avec le chronomètre témoin dans l'une et l'autre position.

L'amplitude des écarts de temps se révèle donc avec une exactitude mathématique à l'horloger, qui peut alors, sans tâtonnements ni pertes de temps, apporter au réglage de la montre les correctifs nécessaires avec une précision absolue.

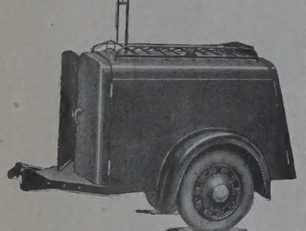
AUTOMOBILE

LE PROBLÈME DU TRANSPORT

... a toujours été à l'ordre du jour, et, actuellement, il est nécessaire d'obtenir plus que jamais la meilleure utilisation des moyens existants. La *galerie de toit*

amovible O. L. D. se fixe instantanément aux carrosseries.

Cette maison construit également des porte-bagages, des malles de toit, porte-vélos, porte-skis arrière, des *remorques-fourgons* métalliques de 400



et 600 kilos et des marchepieds adaptables aux Citroën.

O. LECANU, D, 51, rue Raspail, à Levallois (Seine). Tél. : PÉR. 01-29.

ROULEZ CONFORTABLEMENT...

PLUS de mauvaise position avec le Coussin-Auto LARPENTEUR amovible, fabriqué en une nouvelle matière plastique indéchirable, intachable même à l'huile, inrayable, et supérieure au cuir le plus robuste ; se fait en crocodile ou lézard, ou encore dans les coloris rouge, havane, à un prix des plus modiques.

LARPENTEUR, 141, rue de l'Ouest, Paris.

VOS PNEUS SONT PRÉCIEUX

... ét ils sont rares ! Plus que jamais, il faut savoir en tirer le maximum de rendement ; en particulier, négliger leur pression peut vous coûter très cher.

Le SIFFLEX est destiné au contrôle de la pression et à doser parfaitement l'air.

Il suffit de mettre l'index sur la pression désirée : dès qu'elle est atteinte, le SIFFLEX vous l'annonce par un air de rossignol.

Ajoutons enfin que cet appareil si pratique est réellement très résistant.

Vous le trouverez chez votre garagiste au prix modique de 360 francs. SIFFLEX, 41, rue Carnot, Suresnes.

MAXEI A LA FOIRE DE PARIS

LES lecteurs de *France-Illustration* connaissent surtout, de la Société MAXEI, son département « RÉGÉNÉRATION ET ENTRETIEN DES HUILES » et, à la Foire de Paris comme à celle de Lyon, ils ont pu voir un « ultra-filtre MAXEI » en fonctionnement et un stand de régénération intégrale des huiles de graissage usagées.

Mais la Société MAXEI a deux autres champs d'activité : « SÉCHAGE ET IMPRÉGNATION » d'une part, « BOBINAGE » d'autre part, qui ont également figuré sur ce stand, où l'on a pu voir :

Un stand d'imprégnation ;

Un dévidoir spécial pour fil fin, à commande par roue libre et réglage automatique du freinage de la bobine en marche (ces caractéristiques sont autant de nouveautés d'un vif intérêt) ;

Enfin, une machine automatique à bobiner, pour fil de 0,05 à 0,8, à inversion automatique, arrêt automatique au nombre de spires désiré, vitesse variable en cours de bobinage.

Toute documentation sur ces divers appareils peut être demandée à la Société MAXEI, 25 *bis*, boulevard de Courbevoie, Neuilly-sur-Seine.

LES matelas « TRECA » ont été particulièrement remarqués par les revendeurs d'ameublement dans la section fermée correspondante.

Les stands de la première manufacture française de matelas à ressorts « TRECA », alliant à une élégante présentation une documentation précise et claire sur la fabrication de cette firme par l'intermédiaire de ses trois usines industriellement équipées.

L'ESSENCE EST RARE...

... chère et, surtout, de mauvaise qualité. Elle provoque un *calaminage* rapide, le moteur « cliquette », les reprises sont médiocres.

Pour remédier à ces inconvénients et assurer le *graissage rationnel* et la protection des hauts de cylindres, il suffit d'ajouter un comprimé STICOÏDS à 5 litres d'essence.

STICOÏDS : *le fortifiant des moteurs fatigués.*

La boîte de 40 comprimés (pour 200 litres) : 40 francs. Baisse générale assurée. Vente en gros aux commissionnaires : S. T. I. C., 36, boulevard de la Bastille, Paris (12e). Tél. : DOR. 70-30.

LES CHARGEURS A. T. M.

A la Foire de Paris, les nombreux visiteurs du stand A. T. M. ont apprécié la robustesse, le fini et la variété des modèles de redresseurs présentés, entre autres : les ENTRAC, petits chargeurs d'entretien se fixant sur la voiture, et toute la gamme des UNIGAR, USELEC, etc., appareils pour garages, charge de véhicules électriques et toutes applications industrielles.

Les chargeurs A. T. M. fournissent ainsi aux constructeurs des cellules redresseuses de 1 à 10 ampères.

Les remarquables qualités techniques des cellules A. T. M., au sulfure de cuivre (brevetées S. G. D. G.), ont fait la réputation des chargeurs A. T. M.

Les chargeurs et les cellules sont livrés rapidement et avec garantie.

Chargeurs A. T. M., 27, rue Beaurepaire, Paris (10e). Tél. : NORD 54-42 et 79-63.

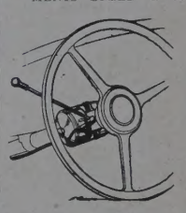
PROTÉGEZ VOS ROUES CONTRE LE VOL

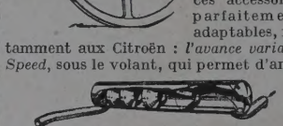
UN moyen efficace de protéger les roues et, avec elles, les introuvables pneus a été mis au point avec le « Fixécrou », petit appareil fort ingénieux qui interdit tout démontage d'une roue par une personne étrangère. Cet appareil de sûreté, en acier inoxydable, à compositions multiples (999), comporte trois bagues qui tournent dans tous les sens sans aucune résistance. Il n'offre de prise à aucun outil et sa forme très conique empêche toute tentative d'effraction. Pose immédiate par l'usager.

C'est une fabrication C. M., 32, passage Gambetta, Paris (20e). Distributeur : RAM, 3, rue Villaret-de-Joyeuse, Paris (17e). ETO. 55.80-81-82.

LES SPÉCIALITÉS "SPEED"

LE principal souci des ÉTABLISSEMENTS SPEED a toujours été de mettre à votre disposition des spécialités destinées à augmenter le confort et le rendement des véhicules de série. On peut citer, parmi ces accessoires parfaitement adaptables, notamment aux Citroën : *l'avance variable Speed*, sous le volant, qui permet d'amé-





liorer la puissance et la vitesse en réalisant une sérieuse économie d'essence ; *le pot d'échappement Speed*, qui donne le silence et améliore le confort ; *la manivelle de mise en marche Speed*, qui vous permet de démarrer sûrement en

cas de défaillance de la batterie. A ces spécialités on peut ajouter les enjoliveurs d'ailes, les butoirs de pare-chocs, etc.

En vente chez votre garagiste. Renseignements : ÉTABLISSEMENTS BRISSONNET, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, à Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI. 87-40.

LES SPORTS MÉCANIQUES VOUS PASSIONNENT...

... Lisez donc *l'Automobile*, la nouvelle revue bimensuelle illustrée des sports mécaniques, dont la Foire de Paris vient de consacrer le triomphe. Vous y trouverez traités tous les problèmes qui vous passionnent : l'auto, l'avion, la moto, les hors-bords, le tourisme, etc., et vous serez séduit par la présentation et la haute tenue de cette revue de qualité.

En vente au prix de 25 francs à votre kiosque habituel.

Abonnement : 550 francs par an pour vingt-quatre numéros.

L'Automobile, 13, rue d'Enghien, Paris (10e).

CLIMATISEZ VOTRE VOITURE...

AUTOMOBILISTES, adoptez le VOLET DÉFLECTEUR D. P., qui, grâce à son système de rotation complète, renouvellera continuellement l'air à l'intérieur

de votre voiture, en évitant tout courant d'air préjudiciable à votre santé.

ÉTABLISSEMENTS DUPRÉ ET PERRIN, 15, rue Louis-Blanc, Levallois (Seine). Tél. PER. 49-12 et 49-13. Pose gratuite à Levallois. Port gratuit en Province. Notice F sur demande.

SPORTS NAUTIQUES

LA CHASSE AUX POISSONS

... est un nouveau sport accessible à tous, même aux mauvais nageurs. Grâce à « FUSIDO »,

cette chasse permet des pêches miraculeuses.

L'équipement se compose d'un fusil dont le harpon est mû par un ressort à grande puissance et pouvant se recharger dans l'eau, d'un masque permettant de voir très distinctement dans l'eau et d'un respirateur facilitant la plongée.

Prix d'un équipement complet, comprenant le fusipistole combiné, le masque et le respirateur : 6.000 francs. Mandat télégraphique. Franco destination tous pays. Pour tous renseignements et concessions de vente en France et à l'étranger :

FUSIDO, 1, quai Rauba-Capeu, Nice.

PRÉPAREZ VOTRE CROISIÈRE...

... que ce soit en rivière ou sur lacs, sur les fleuves d'Europe ou sur ceux d'Afrique, dans les mers froides ou dans les océans brûlants, votre bateau doit, avant toute autre chose, être pourvu d'un moteur solide, puissant, économique et sans défaillance.

Seule une grande firme spécialisée dans la fabrication des moteurs marins peut vous fournir, avec le maximum de garanties, le type exact de moteur convenant à votre bateau. La Société des moteurs COUACH a, pendant

cinquante ans, étudié, modifié, amélioré, perfectionné ses modèles. Elle se trouve à même, aujourd'hui, de présenter une gamme complète de moteurs parfaitement adaptés à leur utilisation marine et permettant d'assurer pendant de longues années un service exempt de soucis et de frais.

Les moteurs COUACH, *à régime lent*, sont spécialement construits pour la mer, étant destinés à être soumis, sans arrêt, à l'action destructive de l'eau de mer et de l'air marin. Dites-vous bien que le moteur est le véritable cœur de votre bateau et que de sa marche régulière dépend toujours votre sécurité.

Soyez prévoyants ! Que vous ayez une toute petite embarcation, un bateau sardinier, un petit cotre de pêche, un bateau pilote, un petit remorqueur ou un yacht mixte, équipez-le d'un moteur à toute épreuve, uniquement conçu et construit pour la mer.

Pour tous renseignements : MOTEURS COUACH, 125, boulevard de la Plage, Arcachon.

CHAUVIÈRE NAVAL

CETTE maison, spécialisée depuis 1920 dans la construction de canoes, présentait à la Foire de Paris toute une gamme de modèles pouvant se voiler et dont la longueur s'échelonne de 4 m. 40 à 5 mètres.

Ces bateaux sont construits avec des bois de haute qualité et leurs clins soigneusement ajustés. Ils sont l'œuvre non pas de manœuvres spécialisés, travaillant à la chaîne, comme cela se fait pour les canoes bon marché, mais par des ouvriers bateliers hautement qualifiés.

De nombreux connaisseurs sont venus admirer également le voilier caneton de 5 mètres, l'orgueil des fervents de la voile. CHAUVIÈRE NAVAL, 22, rue de l'Arcade, Paris. ANJOU 32-16.

PENSEZ A LA SAISON NAUTIQUE

UN des stands les plus remarqués de la Foire de Paris dans la section des sports nautiques a été sans conteste celui des Chantiers DE SAEVER, créateurs de nombreuses unités nautiques, et notamment de la fameuse « pelle à charbon » qui s'est déjà tant distinguée

dans de nombreuses courses de hors-bords.

De nombreux visiteurs fervents du grand sport sont venus admirer toute la gamme de canoes canadiens en acajou verni ou entoilé, les dinghies à deux ou quatre places pour la promenade, le sport et les courses et un magnifique voilier.

Etaient également présentés toute une gamme de moteurs amovibles pour canoes et hors-bords.

Pensez à la saison nautique !... Vous trouverez tout cela aux Chantiers G. DE SAEVER, 71, quai de la Marne, à Joinville-le-Pont (Seine).

Demandez la documentation E. N. ou venez... Ouvert le samedi et le dimanche.

LE SPÉCIALISTE DU CANOE CANADIEN ET DU CANOE FRANÇAIS

PIERRE DELMEZ présentait à la Foire de Paris : quatre modèles de canoes canadiens tout bois échelonnés de 4 m. 70 à 5 mètres, un modèle entoilé de nouvelle fabrication de 4 m. 50, trois modèles de canoes français de 4 m. 50 à 5 mètres de longueur : *As*, *Compétition* et *Tourisme*, déjà vainqueurs de nombreuses compétitions, et un canoe dinghie de deux et quatre places de haute qualité.

Pour tous dinghies, voiliers, bateaux pour la chasse aux canards, bateaux de pêche et pour tous bateaux sur commande, adressez-vous à la maison recommandée pour la qualité et le fini de sa fabrication : Ets PIERRE DELMEZ, 47, quai de Champagne, Le Perreux-sur-Marne (Seine). TREMBLAY 16-55.

SÉCURITÉ

UNE PORTE INVIOLABLE

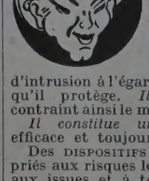
LE procédé « SECURIS-GRAY » est très simple, mais il fallait y penser !.

La porte est armée d'une cornière en acier étiré disposée sur son pourtour et fixée par des boulons spéciaux. Ce dispositif la rend inviolable car, en effet, le cambrioleur ne peut utiliser son attirail habituel. La cornière rend toute effraction impossible.

Le système « SECURIS-GRAY » s'applique sur toutes les portes, son montage est aisé et la dépense est de l'ordre du prix d'achat d'un bon verrou de sûreté.

Documentation E. N. sur demande aux Établissements BARBIER, 19, rue de Montreuil, Paris. Tél. DORIAN 43-01.

SÉCURITÉ POUR TOUS



TÉLÉMATIC, l'installation d'alarme sonore et lumineuse munie des tous derniers perfectionnements, est tout à fait au point. « TÉLÉMATIC » prévient toute tentative d'effraction ou d'intrusion à l'égard des locaux ou objets qu'il protège. *Il donne l'alarme* et contraint ainsi le malfaiteur à la retraite.

Il constitue un barrage invisible, efficace et toujours prêt.

Des DISPOSITIFS DÉTECTEURS, appropriés aux risques les plus variés, veillent aux issues et à tous les points faibles de l'enceinte protégée.

Tous les éléments qui font partie de ce système : détecteurs, circuit électrique, tableaux de commande, sont rigoureusement *inviolables*. De jour comme de nuit, tout essai de sabotage est immédiatement décelé et signalé. L'installation est donc autoprotégée !

Un dispositif particulier limite la durée des « alarmes » et remet automatiquement l'installation en état de veille. L'installation est normalement alimentée par le courant du secteur. En cas de défaillance de ce dernier, le fonctionnement reste assuré par une batterie d'accumulateurs rechargée automatiquement.

De telles garanties excluent l'utilisation d'éléments quelconques collectés au hasard et ne peuvent être offertes que par un installateur alliant, comme « TÉLÉMATIC », la technique la plus récente à une expérience de longue date.

Pour tous renseignements, s'adresser à : LE TÉLÉAUTOMATE, 24, rue d'Armaillé, Paris. Tél. ETO. 06-30.

FOIRE de PARIS

T. S. F.

UNE RÉALISATION QUI FAIT HONNEUR A LA TECHNIQUE FRANÇAISE

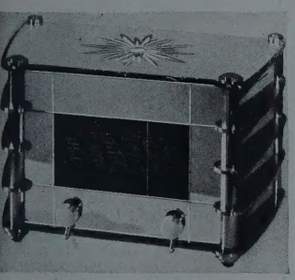
Il s'agit du meuble Radio-Phono « Délice », dont le rendement acoustique et la fidélité musicale, tant en pick-up qu'en radio, sont vraiment extraordinaires.

En plus de ces qualités techniques, les lecteurs ont admiré au Grand Palais la présentation de haut luxe de ce meuble à pied en bois précieux.

Le meuble Radio-Phono « Délice », qui a fait l'admiration unanime de tous les visiteurs aussi bien français qu'étrangers, a été réalisé par un constructeur de province : E. Lebert, 66, rue Desaix, à Nantes. Tél. 158-21.

Fournisseur de la Marine française, E. Lebert a équipé de récepteurs de luxe les plus beaux navires.

UN POSTE DE LUXE : LE "LUXALU"



Dans tout intérieur moderne, le goût du décorateur est souvent choqué par le poste de T. S. F., qui brise l'harmonie de la décoration. Le poste de radio « Luxalu » a été réalisé pour remédier à cet état de choses : en métal et glaces finement ouvragées, il a emporté auprès des décorateurs le succès qu'il méritait, et les techniciens ont été unanimes à lui reconnaître les plus hautes qualités musicales.

C'est une création et une fabrication des Établissements Schaerer, 54, rue Nollet, Paris (17e). MARcadet 52-90.

LA LAMPE QUI PARLE

Il a été présenté, à la Foire de Paris, un récepteur de T.S.F. d'un modèle tout à fait nouveau.

Ce poste de radio est entièrement monté dans une lampe de salon décorée avec goût et d'une valeur artistique certaine.

Le pied de la lampe contient le poste récepteur proprement dit et en constitue ainsi le châssis.

Quant au haut-parleur, il est entièrement dissimulé dans l'abat-jour.

Voilà donc, enfin, un poste de radio qui, contrairement à la plupart des postes de radio habituels, enjolivera votre appartement.

Demandez-le à votre fournisseur habituel ou, à défaut, à Clérycité, 4, rue de Cléry, Paris (2e). Tél. Lou. 82-25. (Métro Sentier.)

Documentation E. N. sur demande.

CONFORT

COUVERTURE CHAUFFANTE ÉLECTRIQUE "TENTATION"

La couverture chauffante électrique « TENTATION » sera désormais le complément indispensable de votre literie, du mois d'octobre au mois de mai.

Sa consommation est très faible par rapport à celle de l'éclairage : 60 watts environ.

Est, en plus du bien-être procuré, recommandée par le corps médical.

S'emploie en toute sécurité, sans aucun entretien ni surveillance.

« Certificat du laboratoire central d'électricité. »

Couverture « Tentation », Barrière, constructeur, 282, Bd Voltaire, Paris. Tél. : Did. 01-44.

A la portée de toutes les bourses.

ARTS MÉNAGERS

ÉCONOMISEZ 4.000 FRANCS DE COMBUSTIBLE PAR AN...

... et cuisez tout votre repas en quinze minutes, par exemple le cassoulet toulousain en douze minutes au lieu de trois heures !

Ce qui est vrai pour le cassoulet toulousain, cuit dans la fameuse Cocotte Henri IV, l'est également pour tout le reste : par exemple, potages ou soupes en six minutes au lieu de cinquante, rôti saignant en neuf minutes au lieu d'une heure, bœuf mode en quinze minutes au lieu de deux heures et demie, etc.

Cette vitesse extraordinaire de cuisson de la Cocotte Henri IV permet de réaliser une économie de combustible de plus de 65 %, quel que soit le mode de chauffage utilisé, et une économie de temps de 80 %.

La Cocotte Henri IV fait cuire, en vase clos et sous pression, tous les aliments. L'opération a lieu sans ébullition, à température relativement basse ; les aliments gardent donc tous leurs éléments nutritifs et toute leur saveur, bien que grâce à l'action de la vapeur sous pression ils soient mieux cuits, plus tendres et plus assimilables. Demandez dès aujourd'hui la documentation EN.

La Cocotte Henri IV, « la poule au pot... cuite en quinze minutes », 36, av. du Gal-Michel-Bizot, Paris (12e).

LES CUISINIÈRES ÉLECTRIQUES « CALUX »

La cuisine par l'électricité fait chaque jour de nouveaux adeptes... Toujours à l'avant-garde du progrès, les Établissements Calux rendent chaque jour leurs spécialités électro-domestiques plus parfaites encore.

C'est ainsi que les Établissements Calux ont réalisé, cette année, une cuisinière du type « Bloc américain C 47 » remarquable au point de vue simplicité de fabrication, mais présentant néanmoins des garanties réelles et sérieuses de solidité. Cet appareil, en émail blanc ou en émail granité, est de ligne sobre et très moderne et ne saurait donc déparer votre home. Sur le plan du rendement, cet appareil est encore supérieur à la cuisinière du type « Bloc américain C 43 », que les Établissements Calux ont produit à la Foire de Paris 1946, qui, pourtant, a toujours donné et donnera toujours satisfaction à notre fidèle clientèle. Toujours à l'avant-garde du progrès, les Établissements Calux présentent à la Foire de Lille de nouveaux appareils tels qu'une cuisinière Bloc américain mixte gaz-électricité, qui remporte un très grand succès.

Ecrivez-nous et demandez notre documentation E. N. Établissements Calux, 23, rue de la Mare, Paris (20e). Mén. 56-80.

LES RASOIRS OLYFA

Cette marque s'impose chaque jour davantage par les hautes qualités techniques de sa production.

Un système spécial permet de laisser toute élasticité à la lame et, de ce fait

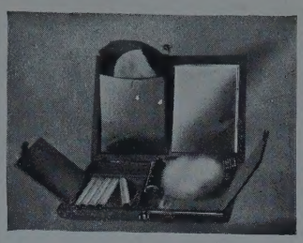
de raser de très près, en évitant d'enflammer le visage.

Nous avons particulièrement remarqué à la Foire de Paris la présentation élégante de ce rasoir : un coffret en matière plastique dont la présence ne peut déparer aucune garniture de toilette.

En vente partout. Gros exclusivement : 1, rue Montcharmont. Lyon 2e.

CADEAUX

AU STAND PLYEX

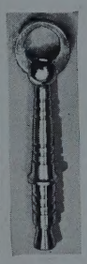


Parmi les nouveautés particulièrement remarquées à la Foire de Paris, nous notons, aux « Nouveautés Plyex », un nécessaire en cuir — reptile ou daim — dont le pratique n'a d'égal que le chic.

Cette maison présentait également des bijoux en mosaïque de glace (brevetés dans les principaux pays).

Les Nouveautés artistiques Plyex, 24, rue des Petites-Écuries, Paris (10e).

PRODHON, TABLETIER-ORFÈVRE



Stand très luxueux, où tout est en harmonie, pour ce qui concerne la décoration de la table.

Parmi les nouveautés nous remarquons, cette année, en plus du casse-noix que nous avons déjà eu le plaisir de vous présenter, une pince à sucre et une pince à glace en *duralinox*, qui sont, dans leur exécution et leur sens pratique, deux petites merveilles. Une simple pression au bout du manche et la pince s'ouvre pour saisir.

Voilà deux cadeaux qui seront appréciés de tous.

M. L. Prodhon, tabletier-orfèvre, 36, boulevard de la Bastille, Paris. Tél. Dor. 49-87.

BUREAU MODERNE

UN STYLO A BILLE DE HAUTE QUALITÉ

Parmi tous les stylos à bille présentés jusqu'à ce jour sur les marchés français et étrangers, il en est beaucoup qui donnent de nombreux déboires à leurs usagers. Ces déboires proviennent non seulement de l'appareil, mais de l'encre qui avec le temps se dissocie et forme derrière la bille une zone de dépôts.

Le diamètre des orifices d'admission de l'encre étant de l'ordre du centième de millimètre, il va sans dire que le moindre dépôt d'encre en provoque aussitôt l'obstruction.

Le stylo à bille Douglas remédie à cet inconvénient des plus préjudiciables en employant un système d'agitateur qui élimine automatiquement tout dépôt et évite ainsi toute panne. Enfin, autre avantage appréciable, la cartouche d'encre y est fixée immédiatement au-dessus de la bille.

En attendant que les chimistes les plus qualifiés aient résolu d'une manière absolue le problème de l'encre solide, ce stylo à bille de construction française est, de l'avis général, le plus au point actuellement.

Stylo Douglas, 30, rue Notre-Dame-de-Nazareth, Paris (3e).

UNE NOUVEAUTÉ DANS LE CLASSEMENT

L'ordre est le facteur essentiel de toute réussite.

Le classement Bemo, par porteur à suspension indirecte, évite aux dossiers tous fers ou crochets onéreux et encombrants.

Par le fait du porteur Bemo, la tenue du dossier est parfaite et la manipulation des plus aisées. De même, le fichier Bemo, par porte-fiches assemblables, assure une tenue verticale des fiches.

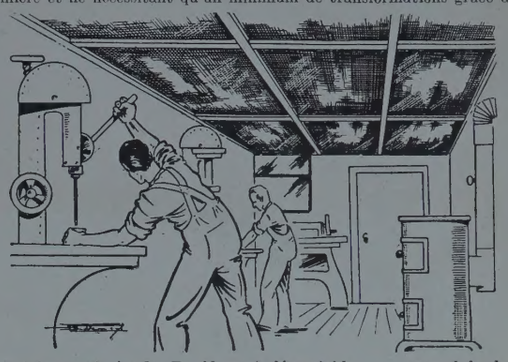
Le classeur et le fichier Bemo sont indispensables dans toute organisation. Mobilier spécial adapté au classement. Documentation sur demande. Boulet Bemo, à Nîmes (Gard).

CET HIVER, AMÉLIORATION POSSIBLE DU CHAUFFAGE DES USINES

Les quantités de charbon attribuées restant nettement inférieures aux besoins réels, les industriels et commerçants sont à la recherche d'un procédé leur permettant d'éviter les perturbations apportées, chaque hiver, par le froid dans leurs locaux.

Une solution originale leur est offerte par le montage amovible d'un sous-plafond diminuant le volume d'air à chauffer sans nuire à la clarté des locaux.

Il s'agit du « sous-plafond Vitrex-Menoz » équipé par Vitrex, en verre souple, armé, incassable, translucide, n'apportant donc aucune diminution de lumière et ne nécessitant qu'un minimum de transformations grâce à une



pose extrêmement simple. Rapidement démontable, ce « sous-plafond » est d'un entretien facile.

Les résultats obtenus l'hiver dernier dans certains locaux industriels permettent de garantir, à chauffage égal, une augmentation de température de 10 à 15 degrés.

Citons un exemple précis : une usine obtenant une température de 5 degrés avant l'équipement d'un « sous-plafond » a enregistré une température de 17 degrés après transformation.

Pour certaines industries ce « sous-plafond » offre l'avantage supplémentaire d'éviter la poussière sur les machines et les marchandises entreposées.

Il y a lieu de ne pas attendre la mauvaise saison pour procéder à une installation et de profiter, au contraire, des périodes calmes ou des moments de fermeture, notamment pendant les congés payés.

Le concessionnaire de « Vitrex » de votre région se fera un plaisir de vous rendre visite et vous établira un devis complet d'installation sur votre demande adressée à « Vitrex », 48 *bis*, rue Lafayette, Paris (9e).

INTERVOX

Le téléphone idéal en haut-parleur...

... s'impose pour être présent partout, pour donner des ordres, obtenir un renseignement, surveiller, converser, dicter les mains libres, assister à un entretien, *sans se déplacer et sans dérangement du personnel.*

Intervox permet également l'intercommunication totale, directe et séparée.

Demandez notre documentation E. N.

Etablissements Intervox, 135, avenue du Général-Michel-Bizot, « 6, rue Victor-Chevreuil », Paris (12e). Tél. : Did. 03-92.

LE RAYONNAGE "ACLÉ"

Breveté France et Étranger

Meuble de rangement pour habitation, bureau ou magasin et pouvant être monté sans intervention d'un spécialiste. Le rayonnage « Aclé » se monte case par case, les divers éléments étant maintenus solidement ensemble par la pince « Aclé ». Dimensions et nombre de cases au gré de l'acheteur, suivant l'emplacement dont il dispose. Un rayonnage de douze cases formant un meuble de 2 mètres de hauteur, 1 m. 60 de largeur et 0 m. 50 de profondeur pèse 20 kilos et peut être emporté dans une valise.

Demandez notice explicative « E. N. » et prix aux Établissements « Aclé », 10, rue de la Grange-Batelière, Paris (9e). Tél. : Pro. 69-81.

VIVEZ AVEC VOTRE ENTREPRISE

Directaphone sera votre bras droit. Cet appareil peu encombrant vous permettra, où que vous soyez, d'entrer en contact, par haut-parleur, avec vos collaborateurs, de leur communiquer votre pensée, d'entendre leur réponse, en un mot, de régler *instantanément et sans obstacle* les difficultés petites ou grandes qui ralentissent l'activité de votre entreprise.

Directaphone facilitera votre travail en vous faisant gagner du temps et en évitant tout déplacement inutile. Vous serez ainsi partout à la fois, vous contrôlerez tout, puisque vous serez en rapport constant avec tous vos services. De votre bureau, vous pourrez vous faire entendre, téléphoner et même tenir une conférence. En utilisant cette installation, *vous imprimerez à votre affaire le propre rythme de votre activité.*

Directaphone ne fait pas double emploi avec le téléphone puisque vous pourrez, grâce à lui, établir une liaison directe de vous à vos chefs de services, eux-mêmes reliés à chacune des branches qu'ils dirigent, puisque vous pourrez assurer un réseau de communications très souple qui comblera heureusement les lacunes que comporte votre réseau téléphonique habituel.

Modernisez votre organisation et augmentez votre rendement en utilisant les possibilités énormes de « Directaphone ». Documentation détaillée envoyée sur demande à Le Téléautomate, 24, rue d'Armaillé, Paris (17e). Eto. 06-30.

UNE BELLE RÉUSSITE

Le stand des Stylos Intermonde, un des plus remarqués dans les halls du Bureau moderne, a reçu la visite de plus de mille papetiers, spécialistes du stylo, et acheteurs étrangers, pendant la Foire de Paris.

De nombreuses vedettes de la scène, de l'écran, de la littérature et du sport, annoncées par haut-parleur, ont honoré ce stand de leur présence et ont donné des autographes au public.

Un succès de premier ordre pour ces stylos de grande classe.

Intermonde, 29, rue Drouot, Paris.

JUL 15 1947

PUBTE M. GAUBERTI - 41

PEINDRE AU SILEXORE

Le SILEXORE, peinture pétrifiante, s'applique sans préparation aucune sur tous les matériaux, qu'il durcit, imperméabilise et protège contre les intempéries. La qualité du SILEXORE repose sur un siècle d'expériences et des centaines de milliers de références la justifient éloquemment. Cette qualité inimitable se retrouve dans la fabrication actuelle du SILEXORE, basée sur les mêmes formules qu'avant guerre qui ont consacré sa réputation mondiale.

600 grossistes distributeurs ont constamment du SILEXORE en stock. Demandez-nous la liste des dépositaires de votre région.

C'EST CONSTRUIRE POUR L'AVENIR

MAISON FONDÉE EN 1865

SILEXORE

PEINTURE PÉTRIFIANTE

151 UNIS-FRANCE

Ets L. VAN MALDEREN - 6, CITE MALESHERBES - PARIS-IXe

USINES : SEVRAN (S.-&-O.) - AVIGNON (VAUCLUSE) - LOUVAIN (BELGIQUE)

AGENCES A CASABLANCA - ALGER - BONE - ORAN - TUNIS

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1947.
Imprimeur no 33.